

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L' E C H O

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Aout 1859.

No. 16.

SOMMAIRE:—Chronique de la Quinzaine.—Louis XVII, par Mr. L. Beaubien, secrétaire du Cercle Littéraire (Suite et fin.) Lecture prononcée par le Rév. Messire Nercam, ancien directeur du Collège de Montréal.—La Malédiction levée.—Histoire d'une Rose.—Il faut rendre à chacun, Riche ou Pauvre, la Justice qui lui est due.

Les Editeurs de l'*Echo* veulent bien se charger des frais de poste en faveur de leurs abonnés, pourvu que ceux-ci veuillent bien, à leur tour, leur envoyer au plutôt le prix de l'abonnement.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Cette *Chronique* a une excuse toute naturelle pour dire quelques mots à ses lecteurs du bel édifice qui s'élève en ce moment au coin des rues Notre-Dame et St. François-Xavier, et qui est destiné à contenir à la fois l'*Œuvre des Bons Livres* et le *Cabinet de Lecture Paroissial*. L'*Echo* ne doit-il pas, en effet, répéter les inspirations du patriotisme et de la religion qu'un public, toujours bienveillant, viendra applaudir dans ces salles; ne doit-il pas redire à ceux qui s'associent à notre œuvre les paroles pleines de foi et de dévouement national qu'il faudrait répandre d'un bout à l'autre de la province et qui ne peuvent être entendues que d'un bien petit nombre?

Le journal est aux absents ce que la Salle de Lecture est à ceux qui peuvent assister aux séances: pourquoi l'un et l'autre ne se prêteraient-ils pas un concours mutuel, de manière à faire l'œuvre plus solide et durable en la rendant plus complète?

Bien que les travaux de couronnement ne soient pas terminés, on peut juger dès aujourd'hui du beau coup-d'œil que présentera, dans quelques jours, cet édifice, lorsque la corniche qui doit l'entourer aura été établie.

A l'extérieur, la construction ne présente que deux étages, dont les courbes sévères conviennent bien à un lieu destiné à de sérieuses études: des colonnades, d'un style corinthien, sobre d'ornements, séparent entre elles les ouvertures cintrées qui se reproduisent à l'étage supérieur avec des détails élégants.

Au dedans, la bâtisse présente une triple division: le premier étage, ou rez-de-chaussée, est destiné à recevoir des magasins, continuant la ligne des riches établissements que l'étranger admire depuis la Place Jacques Cartier jusqu'à la rue McGill et qui prouvent la prospérité, toujours croissante, de Montréal.

L'étage intermédiaire est consacré à l'*Œuvre des*

Bons Livres, que tous nos lecteurs connaissent et qui recevra par là un nouvel et heureux développement.

Au-dessus, règne dans toute la longueur du bâtiment la salle de lectures, sur les bancs de laquelle pourra trouver place un auditoire de 7 à 800 personnes. On pourrait encore profiter de la hauteur de la salle pour établir des galeries circulaires qui contiendraient un assez grand nombre d'auditeurs. Si nos lecteurs voulaient nous permettre quelques détails plus positifs, nous leur dirions que cette dernière salle aura, dans œuvre, à peu près 100 pieds en longueur, 38 en largeur et 28 en hauteur: ce sera, sans aucun doute, une des plus belles salles de réunion que possède Montréal.

Nous pouvons donc espérer que, dès cet hiver, le public qui accourait aux lectures données depuis 3 ans, sous le patronage du Cabinet paroissial, aura pour se réunir un local dont la grandeur répondra à son empressement. On ne saurait trop encourager, du reste, ces œuvres où tout ce qui est gagné pour l'esprit l'est aussi pour le cœur et pour la foi, où la pensée est naturellement noble et généreuse parce qu'elle est chrétienne; où l'on peut sincèrement admirer les œuvres de l'homme, parce qu'on les rapporte toujours à Dieu!

Le 11 courant, a eu lieu dans la chapelle des Sœurs de la Charité, ou pour garder leur nom rendu populaire par leurs bienfaits, des *Sœurs-Grises* de l'Hôpital-Général de Montréal, l'une des cérémonies les plus touchantes que présente le culte catholique.

Quatre âmes d'élite venaient consacrer à Dieu le trésor de leur virginité.

Le Catholicisme, qui a vaincu le monde par la pureté, a tellement pénétré la société moderne que nous ne nous étonnons pour ainsi dire plus de ce qui eût été un prodige inouï pour le monde païen; il prend un jeune homme ou une jeune fille; il le fait se prosterner à genoux au pied de l'autel du Dieu vivant; il prononce sur lui une de ses paroles sacramentelles; puis il le relève et l'envoie dans le monde comme un temple vivant de chasteté.

Voilà le spectacle qui arrachait à Bossuet quelques uns de ses plus sublimes accents!

Celles qui faisaient leurs vœux, étaient:

Sr. Marie Denyse Pepin, (Sr. Dufrost.)

Sr. Marie Salomé Briault.

Sr. Marie Sophronie Briault, (Sr. Prévost.)

Sr. Marie Eléonore Fréreault.

Trois novices étaient en même temps, admises à la prise d'habit ou vêtue, c'étaient:

Sr. Adelaïde Daunais.

Sr. Marie Louise Crooks, et

Sr. Marie Rose Brown, (Sr. Patrice.)

Mgr. de Montréal officiait pontificalement; il a adressé aux nouvelles religieuses, à la communauté

et à un auditoire recueilli une allocution pleine d'oraison, que nous voudrions pouvoir reproduire tout entière.

Malheureusement, il est bien difficile de rendre le doux parfum de charité qui s'exhale d'une âme sainte et monte vers Dieu comme le plus précieux des encens ; mais le cœur, préparé à recevoir ces paroles par ses dispositions intérieures, ému de la grandeur, pleine de simplicité, du sacrifice dont il est le témoin, les recueille comme une semence féconde dont il retirera les fruits.

Mgr. a admirablement expliqué le sens mystique du cérémonial dont l'Eglise entoure la consécration des vierges : " la consécration des vierges, a dit Sa Grandeur, est une des cérémonies les plus belles et les plus touchantes qui se voient dans l'Eglise de Jésus-Christ. Elle est plus solennelle que celle des temples et plus parfaite que celle des vases sacrés ; aussi se fait-elle dans le lieu saint et pendant le Saint Sacrifice de la Messe." Passant alors à l'excellence de la virginité, et montrant le bonheur d'une âme consacrée à Jésus-Christ, Monseigneur a heureusement rappelé quelques-uns des traits de la vie de Ste. Suzanne, dont l'Eglise honorait ce jour-là la mémoire : " Cette admirable sainte, née de parents illustres, préféra cependant le titre de vierge à celui d'impératrice qui lui fut offert : pressée même de l'accepter par Dioclétien qui lui destinait son fils, Maximilien Galère, pour époux, elle fut constante dans son refus et ne balança pas à verser son sang pour conserver sa virginité."

Notre pieux prélat rappela encore l'exemple de St. Laurent et celui de St. Tiburce qui, armé du signe de la croix, s'élança sur le bûcher allumé par les persécuteurs de la foi, en s'écriant : " Empereur ! vos charbons sont des fleurs pour moi."

Il termina par ces belles paroles que bien des parents reliront comme une consolation et une joie :

" Jésus-Christ sera désormais votre seul partage ; vous oublierez tout pour ne vous attacher qu'à lui ; vous allez renoncer à vos parents pour suivre Jésus ; non, pour ne plus les revoir, mais pour être plus certaines de les voir pendant toute l'éternité ; vous serez ici pour prier pour eux, vous intercéderez en leur faveur, car les cœurs vierges et les bouches vierges sont bien entendus de celui qui leur a donné son Fils unique pour époux. Que seraient venues tant de cités, tant de villes, si au milieu d'elles il ne se rencontrait des troupes de vierges consacrées à Dieu ! De quels fléaux les pêcheurs ne seraient-ils pas accablés ! mais la vue de ces vierges arrête le bras de Dieu ; elle attire sa bonté, son amour ; elle change sa justice en miséricorde. Oh ! qu'heureuse est la famille qui compte au nombre de ses membres une ou plusieurs épouses consacrées à Jésus-Christ ! Parents chrétiens, si vous comprenez la grandeur de l'ouvrage qui vous est confié, si vous connaissiez de quelle importance est l'éducation première de vos enfants, comme vous veilleriez sur leurs jeunes années ! vous feriez votre possible pour leur apprendre premièrement la science des Saints, la piété ; vous travailleriez de toutes vos forces à former pour Jésus-Christ des épouses fidèles."

Pourquoi faut-il maintenant, nous détourner de ce touchant spectacle pour reporter nos regards vers un monde où s'agitent, frémissantes encore, toutes les passions humaines.

L'Europe qui, jusqu'au jour où le premier éclair sillonna la nue, avait douté de la guerre, doute aujourd'hui

de la paix. Les cœurs catholiques aiment, néanmoins, à accueillir comme un signe heureux quelques démarches des princes : on parle, en effet, d'un désarmement, qui, en replaçant les armées européennes sur le pied de paix, rendrait au monde le repos.

Les prières de la Catholicité se sont élevées vers le Ciel, pour remercier Dieu de la paix soudaine qui est venue mettre un terme à de sanglants combats : puissent-elles avoir été entendues ; et puisse la providence fermer pour longtemps l'ère des batailles !

En terminant cette *Chronique*, que nos lecteurs nous permettent de leur offrir la pièce de vers suivante que nous empruntons à un recueil français et qui porte la signature de M. E. Mathieu.

Nous avons beaucoup parlé dans nos chroniques précédentes, de collèges, de couvents et de distributions de prix ; nous sommes persuadés que, dans ce *compliment à une supérieure*, chacune de nos jeunes lectrices retrouvera le portrait de celle qui dirige ses jeunes années.

ESPRIT ET COEUR.

LÉGENDE.

Par un beau soir d'été l'Esprit, se promenant, Fit rencontre du Cœur, bien las, tout haletant. Pour la première fois ils étaient en présence. L'Esprit ne tenait guère à faire connaissance ; Mais le Cœur, attiré par l'autre voyageur, Risqua timidement un petit : *Serviteur !* Fatigués à la fin d'une pénible course, Ils s'assirent tous deux sur les bords d'une source. Il fallait bien parler, répondre quelque mot, Ou sinon maître Esprit n'eût été qu'un grand sot. L'Esprit était brillant, son habit magnifique, Son ton très-dégagé, sa pose académique ; Tout bariolé d'or et de colifichets, Il affectait en tout des airs vifs et coquets. Simple dans ses habits, le Cœur, humble et modeste, Avait un air rêveur, risquait à peine un geste ; Il se sentait gêné par l'air de protecteur Que se donnait l'Esprit, tranchant du grand seigneur. On voyait qu'à l'Esprit souriait la fortune, Tandis qu'au pauvre Cœur elle gardait rancune. L'Esprit, toisant le Cœur et d'un ton familier, Lui dit : " Cher ami Cœur, comment va ton métier ? Je suis parbleu ! ravi d'avoir fait ta rencontre, On m'a parlé de toi. Partout où je me montre, Je ne te vois jamais. Je bénis le hasard [tard. Qui m'a fait te trouver ; mais, d'honneur, c'est bien Racontons, si tu veux, tous deux nos aventures, Je dirai mes succès, tu diras tes blessures. L'Esprit, vois-tu, cher Cœur, chacun veut en avoir ; Le sot en a toujours, il l'achète au comptoir, A tant la livraison. Il n'est pas d'imbécile, Qui ne s'estime autant que Racine et Virgile : Aussi, tu le comprends, j'ai de nombreux chalands : Littérateurs, bourgeois, magistrats et marchands, Il leur en faut à tous. Jusqu'à l'Académie Qui prétend à l'esprit : c'est une épidémie ! Ne vas pas croire, au moins, que toutes mes faveurs Soient sans cesse après moi. Vois-tu, l'on me détousse Avec le plus grand art ; sans la moindre secousse, D'un air bien innocent, on me prend tout mon bien, On vous l'arrange un peu, puis il n'y paraît rien. Le voleur, à son tour, sera volé lui-même ; On lui prendra le strass de son faux diadème : C'est ainsi que l'esprit meurt et renaît toujours,

Dans la bure aujourd'hui, demain dans le velours.
 Quelle confusion quand finira le monde !
 Au jugement dernier, lors de la grande ronde,
 On reprendra son corps, c'est bien; mais son esprit ?
 De l'ayant-droit en titre où donc sera l'écrit ?
 Pourtant, je le dirai, dans ma grande fortune,
 Une douleur m'assiège et souvent m'importune,
 J'ai deux grands ennemis : c'est l'esprit du faubourg :
 L'un se nomme Rébus, l'autre a nom Calembour.
 Jamais nous ne pourrons de pair marcher ensemble.
 L'esprit vrai fait périr l'esprit faux, ce me semble.
 Je te le dis bien haut, j'abandonne les lieux
 Où règne l'esprit faux, où vit l'esprit boiteux.
 Déjà depuis longtemps j'ai quitté le théâtre,
 Où court du calembour un public idolâtre.
 Je ne permets jamais qu'on souille mon autel,
 Que l'esprit bête, enfin, soit de l'esprit réel.

— Ami, répond le Cœur, j'aime bien ta logique ;
 Comme toi je n'ai pas appris la rhétorique.
 Je ne sais que sentir, mais aussi je sens bien,
 Et ton raisonnement est en tout point le mien.
 Tu m'as entretenu de tes grandes conquêtes ;
 Moi, je conquis aussi, non les grandes coquettes,
 Mais les âmes d'élite et quelques bons humains.
 Je n'ai point, comme toi, recueilli de gros gains.
 Tous veulent de l'esprit, mais de cœur on se passe.
 Aussi fis-je souvent une bien pauvre chasse,
 Et sans la femme, enfin, crois-moi, mon cher Esprit,
 Je serais sans demeure, errant comme un proscrit,
 Puisque aujourd'hui vers toi le vent pousse ma voile,
 Je ne coucherai plus sous la brillante étoile.
 Faisons un pacte, ami, soyons toujours unis,
 Nos jours par l'abandon ne seront plus ternis.
 Nous ferons des heureux. Apprends donc une chose ;
 C'est que je crus toujours à la mététempycose.
 Dans l'âme d'un mortel, entrons, Esprit et Cœur,
 Nous ferons naître en lui la divine chaleur.
 Si Dieu nous le permet, je sais une famille
 Où, revêtant les traits de sainte et noble fille,
 Nous réunirons tout, et vertus et talents,
 Un esprit ferme et sûr, les plus beaux sentiments.
 A notre Créateur adressons nos louanges.
 On ne voit pas qu'au ciel les élus et les anges,
 Dans une des maisons que protège la croix,
 Les enfants grandiront sous ses aimables lois."

En voyant ce portrait, il n'est plus de mystère ;
 A tous, le cœur nous dit : C'est notre bonne mère.

LOUIS XVII,

Par M. L. Beaubien, Secrétaire du Cercle Littéraire,
 le 30 Novembre 1858.

Suite et fin

Je touche maintenant, Messieurs, à une époque qui sera éternellement flétrie dans la mémoire des peuples. Je touche à une suite de crimes sans nom comme sans exemple dans l'histoire. Vous comprenez que j'entends parler des massacres de *Septembre*. C'est dans ces trances terribles, dans ces moments de mort où un peuple se trouve, que l'on peut connaître les révolutions et voir jusqu'où elles mènent. Si j'oubliais le but que je me suis proposé, et si mon pinceau pouvait suffire au tableau que je voudrais peindre, je vous présenterais ces luttes d'un peuple contre lui-même, ces moments terribles où ayant abandonné tout ordre établi, tout sentiment de sa conser-

vation, il se laisse aller au gré de ses passions qui l'entraînent d'abîme en abîme ; je vous présenterais les inexprimables angoisses où l'on n'entendait que le blasphème de l'assassin, le cri de la victime et le bruit du couteau ; puis au-dessus de tout cela et comme pour couronner ce tableau horrible, je vous présenterais la révolution levant sa tête hideuse et souillée de sang, criant au milieu de tout ce bouleversement au-dessus des vociférations de la multitude et des râles des victimes : *Liber.é, égalité, fraternité*.

Je voudrais vous montrer ces trois grands principes, tels qu'on les mettait à exécution.

La *Liberté*, proclamant chacun roi et maître, mais laissant chacun trembler pour sa propre vie.

L'*égalité*, détruisant la supériorité établie par le génie et la vertu, pour y substituer l'*excellence* dans les crimes les plus affreux ; brisant les degrés de la hiérarchie sociale qu'avaient respectés les siècles, mais laissant des monstres accumuler des monceaux de cadavres, s'en faire des marchepieds pour parvenir à surpasser les autres.

La *fraternité*, dans la bouche de tout le monde, mais le sang coulant par toute la France, chacun se hâtant de dénoncer son voisin dans la crainte d'être dénoncé lui-même.—Je voudrais vous montrer un peuple devenu parfaitement docile aux leçons qu'on lui faisait depuis longtemps et comprenant dans le sens qu'on voulait lui faire entendre ces trois grands mots. Ce peuple qui enfin était persuadé qu'il était le maître et qu'aucune autorité soit divine soit humaine n'était au-dessus de lui, allait à son tour entrer dans l'arène ; mais comme une terrible avalanche qui ne connaît aucun obstacle ; comme un vaste incendie que rien n'arrête. Ceux qui avaient appelé l'orage voulaient en vain l'arrêter lorsqu'il se présentait ; eux aussi étaient emportés et suivaient leurs victimes dans la tombe.—Que ces terribles événements qu'une nation a écrits de son sang nous instruisent ! Le jour qui verra notre peuple croire aux utopies qu'on voudrait lui prêcher, le jour qui le verra mépriser la Foi de ses pères pour accepter les *grandes idées* telles qu'on les appelle, ce jour verra aussi le bouleversement et la ruine de notre pays. Rejettons bien loin ces idées qui feraient notre malheur et pendant que la France, revenant au culte de ses pères, donne à tout l'univers les plus beaux exemples de bravoure, de dévouement et de zèle, suivons-la dans sa route nouvelle, et comme elle nous irons à Dieu et à la gloire....

Le 20 janvier au soir, Louis XVI voyait sa famille pour la dernière fois. Pour la dernière fois, il embrassait la Reine, sa sœur et ses enfants qu'il allait laisser orphelins. Les sanglots seuls interrompirent pendant quelque temps le silence ; enfin le Roi prit le premier la parole, et ce fut pour dire qu'il pardonnait à tous ses ennemis.—" Au moment de se séparer de " nous pour jamais, dit Madame Royale, mon père " nous fit promettre à tous de ne jamais songer à ven- " ger sa mort. Il était bien assuré que nous regarde- " rions comme sacré l'accomplissement de sa der- " nière volonté ; mais la grande jeunesse de mon " frère, lui fit désirer de produire sur lui une impres- " sion plus forte, il le prit donc sur ses genoux et lui " dit : " Mon fils, vous avez entendu ce que je viens " de dire, mais comme le serment a encore quelque " chose de plus sacré que les paroles, jurez en éle- " vant la main, que vous accomplirez la dernière " volonté de votre père."—Mon frère, poursuit Mada- " me Royale, lui obéit en fondant en larmes, et cette " bonté si touchante fit encore redoubler les nôtres,"

Le Roi fut le premier qui s'arracha des bras de sa famille. Adieu, adieu, leur dit-il, en les embrassant pour la dernière fois, et il se retira.—Le Roi passa une partie de la nuit avec son confesseur. Lorsqu'il eut vaqué à tous ses devoirs religieux, il s'endormit profondément.

Le 21 Janvier est arrivé. Louis XVI accompagné de son confesseur se rend au milieu d'une foule immense à la place de la Révolution. D'un pied ferme il gravit les marches de l'échafaud. D'un regard majestueux il fait taire les tambours qu'on avait amenés là pour couvrir sa voix, et il s'écrie : Français, je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je prie Dieu que le sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France... Et vous, peuple infortuné ! Ici, Santerre l'interrompit ; les tambours reprenrent avec force, les assassins de *Septembre* élèvent la voix, le Roi est poussé sous le couteau fatal, sa tête roule sur l'échafaud. Le sang d'un Roi innocent coule sur le sol de la France, quelques gouttes vont tomber sur le vénérable prêtre qui prie agenouillé sur les marches de l'échafaud à côté de son Roi.

Ainsi tomba l'arbre antique de la Monarchie qui, pendant si longtemps étendit ses rameaux sur toute la France. Mais cet arbre dont, depuis longtemps, on arrachait les racines une à une, devait en entraîner un grand nombre dans sa chute, et laisser après lui un abîme qui devait en engloutir un plus grand nombre encore.

A la mort de Louis XVI, comme à celle de tous les rois de France, on cria : "Le Roi est mort, vive le Roi." Louis Stanislas Xavier, frère du Roi martyr, prenait le titre de régent du royaume et proclamait le Dauphin Roi de France. Les Emigrés allaient combattre en son nom les Cours Etrangères, le reconnaissaient, et dans le Bocage et l'Ouest, au long cri d'indignation soulevé par la mort de Louis XVI, succéda comme toujours le cri de *vive le Roi*.—Pendant qu'on le reconnaissait ainsi, le Dauphin passait les plus tristes moments dans la prison du Temple. A la dernière entrevue qu'il avait eue avec sa famille, le Roi avait dit qu'il reviendrait lui dire un dernier adieu. Mais le lendemain, en partant pour l'exécution, il voulut lui éviter cette entrevue qui eut été trop déchirante. Il partit donc sans voir sa famille. La Reine l'attendit en vain.—Bientôt, le bruit occasionné par le départ l'avertit qu'elle ne le reverrait plus.—On peut se faire une idée de la scène qui se passa alors. La Famille Royale savait que le Roi allait à la mort, et qu'elle ne le reverrait plus ! "Le Dauphin, dit M. de Beauchesne, courant d'un municipal à l'autre, embrassait les genoux de celui-ci, prenait la main à celui-là et s'écriait : "Laissez-moi passer, Messieurs, laissez-moi passer."—Où veux-tu aller ?—Parler au peuple afin qu'il ne fasse pas mourir mon père.—Au nom de Dieu, laissez-moi passer.—Et on le repoussait. La révolution se chargeait de le rendre bientôt à son père.

Vers dix heures, la Reine apprit la mort du Roi. Elle resta muette, plongée dans un froid désespoir. Je renonce à vous peindre la douleur de la Famille Royale. Elle était sans chef et sans soutien. Des femmes et des enfants allaient se voir exposés à toutes les indignités de leurs ennemis ; on venait de frapper le chef, les membres seraient bien moins épargnés. Le lendemain matin, la Reine dit à son fils en l'embrassant :—Mon enfant, il faut penser au bon Dieu.—Maman, répondait l'enfant, moi aussi j'ai bien pensé

au bon Dieu. Mais quand j'appelle le bon Dieu, c'est toujours mon père qui descend devant moi.

Les premiers jours qui suivirent la mort du Roi furent des jours impossibles à décrire. La mère attachait ses yeux sur ses enfants devenus orphelins ; les enfants regardaient en pleurant leur mère qui restait seule ; les regards se croisaient et les larmes redoublaient. Au milieu de ses pleurs, la Famille Royale eut la consolation de rencontrer quelques hommes qui les respectèrent. Un entr'autres composa une romance funèbre sur la mort du Roi, et lorsque les premiers jours de la douleur de la reine furent passés, il la lui présenta. La reine touchée de cette marque de sympathie, reçut ce chant, l'apprit à son fils qui quelques semaines après le répétait, tandis que sa sœur l'accompagnait sur le clavecin. "En entendant cette voix, dit M. Lepitre, auteur de cette poésie, nos larmes coulèrent, et nous gardâmes un morne silence. Mais qui pourra peindre le spectacle que j'avais devant les yeux. La fille de Louis à son clavecin, sa mère assise auprès d'elle, tenant son fils dans ses bras, et les yeux mouillés de pleurs, dirigeant avec peine le jeu et la voix de cet enfant. Madame Elizabeth, debout à côté de la Reine et mêlant ses soupirs aux tristes accents de son neveu." Voici deux strophes de cette romance que je me permets de citer. Les paroles sont mises dans la bouche du jeune prince :

Des fers ! O Louis ! ton courage
Les ennoblit en les portant.
Ton fils n'a plus, en cet instant,
Que tes vertus pour héritage.
Trône, palais, pouvoir, grandeur,
Tout a fui pour moi sur la terre ;
Mais, je suis auprès de ma mère,
Je crains en vain le bonheur.

Un jour, peut-être, l'espérance
Doit être permise au malheur ;
Un jour, en faisant son bonheur,
Je me vengerai de la France.
Un Dieu favorable à ton fils
Bientôt calmera la tempête !
L'orage qui courbe leur tête
Ne détruira jamais les lys.

Pour faire diversion à sa douleur, la reine se livra toute entière à l'éducation de son fils : elle lui fit reprendre ses leçons et s'efforça de continuer autant qu'elle le pouvait l'œuvre que le Roi avait commencée. A peu près vers cette époque quelques amis dévoués de la reine parvinrent à lui procurer un moyen d'évasion. A force d'instances, on réussit un moment à lui persuader qu'elle devait en profiter, mais dans l'impossibilité de fuir avec ses enfants elle s'y refusa absolument, préférant mille fois endurer tous les genres de souffrances et s'exposer à une mort certaine plutôt que de s'y soustraire à ce prix. Bientôt la surveillance se fit avec un redoublement de rigueur. La nuit comme le jour, les nobles captifs sont importunés de visites. A toute heure on tâche de le surprendre afin de découvrir quelques correspondances qui pourraient les compromettre. Les commissaires du Temple qui avaient montré quelques égards aux prisonniers sont destitués de leur emploi. Au milieu de toutes ces vexations, vers le commencement de Mai, le Dauphin tombe malade. La Reine dans cette circonstance, put obtenir un médecin, les Girondins étant alors aux prises avec les Montagnards.

Mais pendant cette lutte des partis, la Famille Royale n'éprouve aucun adoucissement à sa position. Si la discorde existe entre les chefs de la révolution, ils sont cependant toujours d'accord sur un point. Pour faire paraître leur zèle pour le bien de l'Etat, il faut opprimer la famille du roi. Il faut resserrer la captivité de ceux sur qui on dirige toutes les haines, toutes les passions que l'on craint. Mais il est des hommes que le péril encourage, que les obstacles attirent. C'était parmi eux que dans Paris la royauté trouvait ses derniers défenseurs. Parsemés dans cette grande ville, traqués comme des bêtes fauves, ils trouvaient moyen d'y vivre, de former des projets d'évasion et d'échapper à tout moment aux mains des révolutionnaires, dont ils empruntaient souvent les dehors. Ces hommes, dont quelques-uns étaient doués d'une adresse extraordinaire, avaient résolu d'enlever les prisonniers du Temple. L'entreprise était des plus difficiles : de nouveaux murs avaient été construits, les portes étaient gardées avec soin, des officiers de la Convention veillaient assidûment. Tous ces obstacles ne rebutèrent point les amis de la Reine. L'un d'eux et le chef était le Baron de Batz qui, le 21 Janvier, avec quelques braves de sa trempe, avait attaqué l'escorte formidable qui conduisait Louis XVI à l'échafaud. Il n'a pu sauver le père, il revient à la charge ; il veut sauver le fils et la famille. Les jours et les nuits, il les passe à examiner les alentours du Temple, à chercher des complices discrets et fidèles, en un mot, à sonder le terrain avec la plus grande prudence. Le jour sous le froc révolutionnaire, il parcourt les rues en citoyen ; l'écharpe tricolore le couvre, mais son cœur et sa pensée sont pour la royauté. La nuit, c'est un Sans-Culotte zélé qui fait patrouille avec ses frères, et il va de porte en porte, visiter celui-ci, encourager celui-là, donner le mot d'ordre, dresser son plan avec sûreté.—Sa tête est mise à prix, mais elle est insaisissable. Le Baron est partout, et nulle part on ne peut le surprendre. Dieu aide des hommes si dévoués.

« La lutte opiniâtre de cet homme contre le pouvoir redoutable qui opprimait la nation, dit encore M. de Beauchêne, est une des merveilles de ce temps. Partout présent et toujours invisible, aussi habile à dresser des embûches qu'à esquiver celles de l'ennemi, il avait à sa discrétion les agents les plus prudents, et à ses gages les espions les plus actifs. Sa parole était plus insinuante que sa bourse était persuasive, et avec une adresse admirable, il avait gagné plusieurs membres de la Commune et de la Convention qui, si les circonstances ne leur permirent point de lui apporter une coopération efficace, lui restèrent du moins fidèles par un inviolable silence. Conspirateur acharné, ses entreprises manquées, il les recommençait avec une ardeur nouvelle, et il restait intrépidement dans cette ville où sa tête était mise à prix. Son nom entraînait toujours de graves mesures, des perquisitions sévères. L'insaisissable conjuré avait des asiles impénétrables dans Paris et dans les environs ; mais son gîte le plus habituel et peut-être le plus sûr était chez Cortez, épicier, vic de la Loi, recommandé par sa réputation de civisme, aux suffrages de ses concitoyens qui l'avaient nommé capitaine commandant de la garde nationale de la section Lepelletier. »

Ayant établi ses quartiers de la sorte, de Batz songea à pousser son entreprise. Le Cortez chez qui il se retirait le plus souvent était lié avec un nommé Chrétien qui était juré du Tribunal Révolutionnaire. Par son moyen Cortez fut inscrit parmi les chefs de

poste qui avaient la garde du Temple. A son tour Cortez comprit le baron de Batz dans sa compagnie sous le nom de Forget, ce dernier se mit à remplir son nouveau rôle avec sa sagacité ordinaire. Avec un regard indifférent, il parcourt ce qui l'entoure, il semble ne rien remarquer, mais son attention, caché par ces dehors, se porte sur la disposition des appartements, sur tout ce qui peut l'aider. Un troisième conspirateur était nécessaire parmi les Municipaux chargés de la surveillance au Temple, le baron le trouve dans Michonis, non moins rusé et non moins dévoué que lui à la royauté. Si les chefs étaient trouvés, les hommes manquaient encore ; il fallait s'assurer des sentinelles et de la garde du Temple. Le regard scrutateur de Batz en avait déjà découvert plusieurs. Cortez se joint à lui et une trentaine d'hommes sont admis dans le secret.

Enfin le moment tant désiré arrive. Le soir Cortez entre au Temple, des hommes le suivent : parmi eux est Forget, vingt-huit se dirigent vers les postes, une partie doit faire patrouille, l'autre sera de faction. En voyant passer la troupe qui emmènera la Famille Royale, les sentinelles doivent crier : *Qui vive !* si la nuit est sombre, mais se taire si la nuit peut trahir. Michonis est dans l'appartement des prisonniers, il a donné d'épaisses redingotes au poste qui veille dans l'escalier de la tour. En passant, la famille royale devra s'en vêtir et marcher l'arme au bras confondue avec les gardes qui porteront le jeune prince et sa sœur cachés au milieu d'eux. Cortez commandera en personne la troupe qui sortira après avoir rempli ses heures de garde. Aux environs du Temple sont des voitures attelées de vigoureux chevaux, la famille est sauvée si elle franchit les murs du donjon.

A neuf heures, le même soir un gendarme qui passe sous la porte principale du Temple y trouve une lettre cachetée et sans adresse. Ne sachant qu'en faire, il la porte à Simon, un des municipaux de service au Temple. Il était alors 11½ ; tout était en ordre, Michonis était dans l'appartement de la Famille Royale. Cortez et de Batz au corps de garde. Simon y entre brusquement le billet à la main, ordonne l'appel et lit ces mots qui ne portent pas avec eux de signature : *Michonis vous trahira cette nuit, veillez.* Heureusement que je te vois ici, dit-il à Cortez, dont il ne soupçonnait pas le civisme, sans ta présence, je ne serais pas tranquille ! De Batz à tout vu, tout entendu. « Tout est découvert, pensa-t-il. » Et une dernière chance de succès se présentant à lui il veut un moment faire feu sur Simon et tenter par la force ce que la ruse n'avait pu faire. Mais son esprit de réflexion prenant le dessus, il voit la folle témérité de cette entreprise qui répandrait le sang inutilement et détruirait pour toujours toute chance de succès. Il se résout à donner le change aux révolutionnaires, sauf à y revenir plus tard. Cortez feint d'entendre quelque bruit hors des murs, sous prétexte de rétablir l'ordre, il y envoie une patrouille. Huit hommes sortent du Temple, parcourent la rue quelque temps, il n'en revient que sept. De Batz était hors d'attente. Michonis ne s'en tira pas moins bien. Sommé de se rendre à la Convention, il obéit sans hésitation ; il parle avec sa liberté et sa bonhomie ordinaire. Simon n'a pour lui que la lettre qu'il a reçu du gendarme. La Convention acquitte Michonis et reste persuadée que cette prétendue conspiration est une calomnie inventée par Simon pour perdre son collègue. Ainsi échoua ce projet conçu par la bravoure et par la vertu pour sauver l'innocence. Ses auteurs furent avertis à temps pour ne pas se com-

promettre et leur présence d'esprit les sauva tous. Mais ils se retiraient l'âme navrée de n'avoir pu sauver ceux pour qui depuis longtemps ils exposaient leurs jours.

La Famille Royale ne soupçonna ce qui se passait que par le tumulte qui se fit alors dans la tour. Simon entra dans ses appartements, fureta partout, s'efforçant de trouver quelque chose qui légitima ses craintes, mais son attente fut trompée. Il se retira honteux de la fausse alarme qu'il avait donnée.

Voyant que la Convention ne reconnaissait pas son zèle et ne lui tenait pas compte de ses craintes puériles, Simon s'adressa à un homme en qui il était assuré de trouver écho. Robespierre devint le confident de toutes ses délations. Dans la crainte des conspirations qu'on lui fesait entrevoir jusque dans le sein de la république, Robespierre fit prononcer des arrêtés sévères contre les émigrés et ceux qui les recelaient. Non content de frapper les défenseurs, il s'efforçait autant que possible d'atteindre ceux qu'on voulait sauver. Par un décret du 1er juillet : le Comité arrêtait : "Que le fils de Capet serait séparé de sa mère et remis dans les mains d'un instituteur au choix du Conseil Général de la Commune." Le décret fut mis à exécution le 3 juillet 1793.

Il était dix heures du soir, le Dauphin dormait profondément, la reine et sa sœur *raccommodaient* les habits de la famille ; Marie-Thérèse s'occupait à lire, soudain les Municipaux entrent. Ils choisissent toujours de préférence ces moments où la Famille Royale réunie tâchait, en se communiquant ses peines, de les diminuer et de s'encourager. "Nous venons, dit l'un d'eux, vous notifier l'ordre du Comité portant que le fils de Capet sera séparé de sa mère et de sa famille." "M'enlever mon enfant, s'écrie la Reine avec l'accent du désespoir ! non, non, cela n'est pas possible." Et elle se range avec le reste de sa famille le long du lit du Dauphin, elle en défend l'approche ; tantôt elle parle avec désespoir et menace, et tantôt avec l'accent de la plus tendre prière ; mais tout lui est inutile, les députés de la révolution ont les oreilles fermées à la pitié ; un d'eux s'écrie : "A quoi bon toutes ces criaileries, on ne vous le tuera pas, votre enfant, livrez-le de bon gré, ou nous saurons bien nous en rendre maîtres." A ce moment l'enfant se réveille, la reine le saisit dans ses bras, le presse sur son sein, se cramponne avec lui aux piliers du lit. Tous ses efforts sont vains, on menace de faire monter la garde pour lui enlever son fils, alors voyant que toute résistance est inutile, "Elle le prend devant elle, dit M. de Beauchesne, pose ses deux mains sur ses petites épaules, et calme, me, immobile, recueillie dans sa douleur, sans verser une larme, sans pousser un soupir, elle lui dit d'une voix grave et solennelle : Mon enfant, nous allons nous quitter : souvenez-vous de vos devoirs quand je ne serai plus auprès de vous pour vous les rappeler. N'oubliez jamais le bon Dieu qui vous éprouve, ni votre mère qui vous aime. Soyez sage, patient et honnête, et votre père vous bénira du haut du ciel. Elle dit, baisa son fils au front, et le remit à ses géoliers. Le pauvre enfant se précipite encore vers sa mère, embrasse ses genoux, s'attache de toutes ses forces à sa robe. Mon fils, il faut obéir, il le faut dit la reine. Et les municipaux entraînent l'enfant." "Oh ! ajoute l'historien, ce furent alors des larmes, des sanglots, des cris de désespoir, des grincements de dents. La pauvre mère, dans les convulsions de la douleur se roulait sur la couche déserte de son enfant. Elle avait

"un moment repris sa dignité royale en présence de ses ravisseurs, sa gravité maternelle en face de son fils, qu'elle bénissait pour la dernière fois ; mais cet effort suprême avait absorbé l'énergie de son caractère. Jamais désespoir ne fut plus grand." Les trois captives se regardaient, s'embrassaient et ne pouvaient proférer une parole. De ce moment, toute illusion fut arrachée à Marie-Antoinette, son âme de chrétienne avait accepté bien des sacrifices, sa fierté de reine avait supporté sans plainte d'amères humiliations ; mais, dans ses tristes prévisions, son cœur de mère n'avait jamais admis l'idée qu'on put la séparer de ses enfants.

Lecture prononcée par le Rev. Messire Nercam
ancien Directeur du Collège de Montréal

le 25 Janvier 1858.

EST-IL A PROPOS DE RÉPANDRE LA HAUTE ÉDUCATION
DANS TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ ?

Telle est la question que le Rev. Messire Nercam traita sagement devant l'auditoire du Cabinet de Lecture Paroissial. Ayant d'abord dit que sa lecture n'avait pas pour objet de discuter la nature même de la haute éducation, il entra en matière à peu près dans les termes suivants :

Cette question, qui va nous occuper, nous rappelle, dès le début, une des séances les plus intéressantes de notre Cercle Littéraire, où nos jeunes amis viennent exercer leurs talents : quelques-uns épris de la beauté de cette éducation, dont ils goûtent maintenant les fruits et qu'ils développent avec tant de succès par leurs travaux littéraires, opinèrent qu'un si grand bien était fait pour tous, et que tous devaient y participer ; d'autres soutenaient qu'il fallait tenir compte de la situation et des rangs que l'on occupait dans la société. La dispute fut vive ; mais elle demeura toute entière dans les bornes d'une discussion honnête et amicale, et surtout nous devons prévenir qu'il n'y eut pas de sang répandu.

Je fus invité à prendre la parole, et je présentai quelques idées que mes jeunes auditeurs, par-dessus tout amis de la vérité, accueillirent avec joie : depuis ce temps, ayant développé et approfondi ces idées, il m'a semblé que cette question, comme du reste, toutes celles qui concernent l'éducation, touchait au vif les plus hauts intérêts de l'ordre social : c'est pourquoi j'ai eu la pensée d'y revenir, et même d'achever devant le public ce que nous avions commencé dans une enceinte plus étroite, et, pour ainsi dire, dans le secret.

Pour procéder logiquement et avec ordre, il faut savoir ce que l'on entend ici par l'ÉDUCATION SUPÉRIEURE : Or ce mot, d'après l'acception commune, signifie, former cette éducation qui donne aux facultés de l'homme leur plus parfait développement ; celle, qui non seulement fait l'homme, en réglant son esprit et son cœur, mais le perfectionne et l'achève, autant que le permet la nature, en le constituant dans la possession de toutes les facultés et la plénitude de leur puissance. C'est cette éducation, que l'on reçoit en général, dans les bons collèges où les études lentes, fortes et vigoureuses des langues mortes, vivifiées par le concours de la Religion procurent efficacement la perfection de l'intelligence et du cœur.

Ceci posé, demander s'il est à propos de répandre la

haute éducation dans toutes les classes de la société, c'est demander s'il est utile que *tous les enfants* depuis le fils d'un pauvre habitant ou d'un pauvre charpentier, jusqu'au fils d'un Magistrat aillent indistinctement dans les collèges, non seulement apprendre à lire, à écrire, à calculer, mais encore passer sept à huit ans à étudier le *Grec* et le *Latin*.

La question ainsi posée, commencent à s'éclaircir un peu : elle deviendra plus claire encore, si nous jetons les yeux sur la constitution de la société : car il ne faut pas ici considérer la société telle qu'on désirerait qu'elle fût ; mais telle qu'elle est en réalité. Il est sans doute spécieux de vouloir un peuple dont tous les membres fussent des Savants, des Littérateurs, de bons Logiciens et eussent reçu le plus parfait développement possible ; mais ce sont là de belles images, des rêves dont il faut se méfier ; et encore une fois il faut prendre la Société, non pas telle qu'elle est dans le cerveau de quelques utopistes insensés, mais telle que Dieu l'a faite ; car quand on examine en général ce qui tient aux bases de l'Ordre Social, il ne faut jamais faire abstraction du Créateur : autrement on tomberait dans des plans qui, bien que magnifiques en soi, ne mèneraient en réalité qu'à tout renverser et à tout détruire. La Révolution Française est là pour l'attester : avec leurs Lois Athées, ces épouvantables démolisseurs ont fait plus de ruines en quelques années que des armées de Vandales n'auraient pu faire en un siècle entier. Il est certain que c'est Dieu qui a fait la société : il y a à son gré mis ses bases, ses principes fondamentaux : malheur au peuple qui les renverse ! or, comment Dieu a-t-il voulu établir la société ? c'est ce qu'il faut bien considérer pour décider la question qui nous occupe. En examinant donc la constitution infinie de ce grand corps, on voit que l'Être Souverain, pour fournir à ses différents besoins, a voulu que chacun de ses membres fut mis dans une position spéciale, et il a ménagé l'inégalité des conditions ; aux diverses classes qui peuvent se réduire à quatre principales : 1o. Les classes agricoles et ouvrières, 2o. les classes industrielles et commerçantes, 3o. les classes artistiques, peintres, architectes, le militaire, 4o. la classe des supériorités sociales ou des professions libérales : magistrats, administrateurs civils et politiques, chefs militaires, corps enseignants ; voilà une première chose qui frappe l'observateur, l'inégalité de condition : une deuxième chose remarquable c'est un secret caché de la Providence qu'on ne peut saisir sans une admiration profonde : le Créateur voulant réunir les hommes en société, à défaut de l'amour pur de ses semblables détruit par le péché, leur a inspiré le sentiment du besoin, qui par là est devenu le grand ressort qui fait mouvoir les différents rouages de ce grand et vaste mécanisme ; en effet ces différentes classes sont tellement liées entre elles qu'elles ne peuvent se passer l'une de l'autre ; les cultivateurs et les ouvriers ont besoin de l'industrie et du commerce ; le commerçant réclame le secours de l'artiste qui livre à la circulation commerciale les objets d'art ; tous, et ouvriers, et commerçants, et artistes ont besoin des législateurs et magistrats qui maintiennent l'ordre social, et ceux-ci quoique plus élevés que tous les autres, dépendent à leur tour de toutes les autres classes qui sont au-dessous d'eux. Ici même, qu'il me soit permis d'étendre cette considération si intéressante et qui trop souvent nous échappe, et ainsi une funeste irréflexion nous fait oublier la profonde sagesse du Créateur dont la main invisible fait mouvoir ce grand corps. Voyez-vous ces hommes que leur naissance

ou leur génie met à la tête de leurs semblables et qui souvent sont si fiers de leur position ? Avez-vous jamais sérieusement réfléchi aux secours innombrables dont ils ont besoin pour vivre ? Ce magistrat dépend pour son logement, non-seulement de l'architecte, mais du charpentier, du maçon, du menuisier, du serrurier ; pour vivre il lui faut en dépit de son orgueil, le concours du boulanger, du boucher, de l'épicier, du salinier, du cuisinier ; pour ses habits, il dépend de son tailleur, du cordonnier, du chapelier, du passementier, du mercier, du lingier et autres métiers qui tous se prêtent à lui pour soutenir son existence. Ne craignons pas d'entrer encore dans d'autres détails pour mieux pénétrer le secret divin, et voir pour ainsi dire, le ciment qui lie toutes les pierres de ce grand édifice.

Rien que pour nous transporter d'un lieu à un autre, il faut un véhicule quelconque ; mais pour le faire, que de métiers ne faut-il pas ? des charrons, des menuisiers, des maréchaux, des selliers. Que dis-je ? tous les artisans eux-mêmes sont liés entr'eux par leurs besoins naturels ; celui qui aide l'un à se vêtir est aidé par lui à se chauffer ; celui qui prépare le fer pour la commodité du charpentier, dépend de celui-ci pour travailler sur le bois. Disons encore que ces artisans dépendent les uns des autres, non-seulement pour leurs besoins mutuels, mais même pour l'exercice de leur état : le boulanger, par exemple, qui paraît être le plus utile et même nécessaire à la vie, outre qu'il dépend de tous les métiers communs et nécessaires à l'homme, soit pour vivre, pour se vêtir ou se loger, dépend encore en son art de plusieurs autres ; il dépend absolument du meunier, le meunier du moissonneur, celui-ci du laboureur, le laboureur du machiniste, du sellier, du charron, du maréchal, du forgeron, et cela à l'infini.

Ces détails que nous pourrions pousser plus loin, suffisent abondamment pour nous montrer comment tous les membres de la société sont liés entr'eux par des besoins et des secours réciproques ; chacun dans cette belle et sublime organisation, prête et reçoit, chacun donne et rend, selon que le Créateur le juge utile au bien général : certes, il faut l'avouer, c'est un magnifique spectacle que le jeu de ces différents ressorts qui donnent le mouvement à ce vaste corps de la société entière : il est beau de voir cette sublime harmonie de tant de millions de créatures qui ne se peuvent passer les unes des autres, pas plus que dans le corps humain une partie ne saurait se passer de l'autre : l'œil, dit St. Paul, ne saurait dire à la main je n'ai pas besoin de toi : ainsi les chefs de la société, qui sont comme les yeux de ce grand corps, ne peuvent dire aux ouvriers ou artisans qui en sont comme les bras, nous n'avons pas besoin de vous : car ils ne peuvent ni vivre, ni se vêtir, ni se loger sans eux : enfin, Messieurs, ayons-le à la gloire de la divine Providence et du créateur des sociétés humaines, il faut des villes entières pour fournir à tous nos besoins : que dis-je ? les villes elles-mêmes ne se suffisent pas : car le même auteur de la société qui lie les différents membres, veut encore bien lier entr'eux les différents pays ; il donne aux uns avec abondance ce qu'il ne donne pas aux autres, pour les tenir unis et dans la dépendance mutuelle : ces beaux fleuves dont le Canada est si justement fier, viennent du bout d'une province à l'autre nous apporter officieusement des denrées et des produits que nos plus belles contrées malgré leur fécondité ne sauraient nous donner.

Voyez-vous, par exemple, ce beau St. Laurent qui

fait l'ornement et la vie de notre cité ; ce beau fleuve un des plus beaux de l'univers, voyez-vous comme il unit les plus riches contrées, et comme il anime leur commerce ? après avoir été, dans la saison des frimats, une route immense ouverte à tous les moyens de transport, tout-à-coup coupant ses chaînes de glace, le voilà devenu un chemin vivant et animé pour amener sur nos bords des bienfaits nouveaux de la Providence, faisant, pour ainsi dire, croître sur notre terre en un instant, ce qu'elle n'eut pu produire en vingt années. Ajoutons à la gloire du pays, qui s'embellit de plus en plus, que désormais, quand le pont de glace aura disparu, un pont vraiment royal, monument du génie, restera pour unir constamment les deux rives ; ce fleuve et ce port, si dignes l'un de l'autre, double chef-d'œuvre de la nature et de l'art, se joindront ensemble pour être à leur manière un imposant témoignage que les peuples, comme les individus, ont besoin pour être forts, de s'unir et de s'entraider.

Ce coup-d'œil rapide jeté sur l'ordre social et sur les différentes parties qui le constituent, était nécessaire, Messieurs, pour répondre à la question proposée : Est-il à propos de répandre la haute éducation dans toutes les classes de la société, question vitale ; car un mauvais système d'éducation ne vicie pas seulement les générations présentes mais encore les générations futures, et cela pour longtemps : Or, des idées que nous venons d'exposer, il suit que toutes ces classes sont nécessaires à la société, et que par conséquent le système d'éducation donné à un peuple doit tendre à les maintenir : un législateur prudent doit donc répartir sagement l'éducation selon le degré que chacun occupe dans l'échelle sociale ; et si, sous de vains efforts, cette répartition n'est pas prudente et discrète, on s'expose à tout bouleverser et à renverser l'ordre aux dépens du bien commun et individuel : Ce législateur distribuera donc l'instruction de manière à ce que chacun soit à sa place : sauf les exceptions dont nous parlerons plus tard, il donne généralement aux ouvriers et aux cultivateurs l'éducation populaire ; aux industriels et commerçants ou même aux artistes, l'éducation intermédiaire, aux supériorités sociales, par exemple, aux administrateurs civils et politiques, chefs militaires, corps enseignants, littérateurs, savants, instituteurs de la jeunesse, ministres de la religion, la haute éducation intellectuelle. Disons un mot des deux premières : cette éducation populaire exige en premier lieu l'action vive et efficace de la Religion qui anime et vivifie tout : 2o. Une instruction bonne et solide, qui apprend à l'enfant à lire, écrire, calculer et lui donne quelque notion d'histoire et de géographie. Dans cette éducation l'enfant du peuple donnera à son esprit un développement suffisant pour les fonctions qu'il remplira dans la société ; il y acquerra un esprit juste, un grand bon sens, ce grand maître de la vie humaine, une grande facilité pour remplir sa vocation d'activité et de travail : ainsi, on répondra à ses besoins, et on évitera de lui donner cette médiocrité savante, ce demi-savoir, mille fois pire que l'ignorance, parce qu'il le remplira d'un sot orgueil et d'une folle présomption.

Disons ici en passant que le Canada est assez riche en fait d'éducation populaire, et que sous ce rapport, il n'a rien à envier à aucun peuple ; pour le prouver, il suffit de nommer entr'autres les filles de la sœur Bourgeois, (établi en 1657) qui depuis plus de deux cents ans ne cessent de se dévouer à cette belle œuvre ; (établi en 1830) les F. des E. C., lesquels, quoi-

que venus plus tard, ont déjà formé tant de milliers d'enfants, et enfin ce nouvel essaim d'instituteurs primaires, qui dans l'état laïque s'associent à cette milice sacrée ; et les sentiments relevés et patriotiques du Chef de cette Institution et de ses membres garantissent suffisamment le succès de leurs efforts.

2o. L'éducation intermédiaire (pour les industriels et commerçants) renferme en outre, d'une part, l'éducation morale et des choses déjà mentionnées, des notions d'histoire et de géographie plus étendues, la logique, la littérature, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, l'arpentage, le dessin, la tenue des livres, les langues vivantes, hâtons-nous d'ajouter que plusieurs dans cette classe devront être poussés à l'éducation supérieure ; qu'ils pourront être appelés à exercer des fonctions plus hautes que celles où les appelle leur naissance : dans la position où se trouve le Canada, où tous peuvent parvenir aux plus hautes charges, et où le Parlement lui-même se recrute dans toutes les classes, combien d'hommes nés au sein de l'industrie et du commerce, à qui cette haute éducation intellectuelle sera nécessaire, en vue des hautes fonctions auxquelles ils peuvent être appelés ultérieurement. Il en faut dire autant et, à plus forte raison, des artistes : mais encore ici il ne faut point aller au hasard, ni compter sur des possibilités chimériques ; mais tenir compte des vues de la Providence sur un enfant, lesquelles se manifestent par des qualités éminentes ou autres indices de la volonté du Créateur : il est donc des cas où le commerce, la banque, les arts mêmes ne suffiront pas au génie d'un enfant : il sera poussé à devenir homme politique, représentant de son pays, législateur ; il faut alors prévoir cette carrière ultérieure. Autrement il ne serait qu'un représentant inutile et muet, un vain discourreur sans fond, sans intelligence, sans principe.

C'est ainsi que le père de M. Casimir Perrier, ayant deviné le génie et la haute portée de son fils, lui procura une haute et forte éducation et tira de la classe industrielle un grand ministre et un grand homme d'Etat : cet exemple est choisi entre cent autres que nous pourrions citer, et prendre même dans le pays, où l'éducation des Collèges a préparé même dans la classe moyenne des talents distingués pour l'honneur des différentes professions et aussi pour la défense de la Patrie.—Après toutes ces observations, M. le Lecteur a affirmé sans hésiter qu'il n'est pas à propos de donner *indistinctement* la haute éducation intellectuelle, surtout aux dernières classes de la société : car ces classes sont nécessaires au maintien de la société, et conséquemment Dieu veut qu'elles existent : or c'est les ruiner que d'y répandre *indistinctement* la haute éducation ; tel père qui a vécu *gaiement* en labourant son champ, ou en maniant ses outils dans son atelier ; qui y trouvait son bonheur, parce qu'il avait la conscience de son incapacité à mieux faire, aura un fils qui se sera *longuement* exercé à de pénibles études ; on lui aura vanté ses talents et son savoir. Il sort du collège, plein d'idées d'ambition : croyez-vous que cet enfant va continuer le pénible état de son père, qui n'a jamais rien su que conduire sa charrue et manier la *verlope* ? quand même ce fils éviterait l'orgueil, et la présomption que donne si souvent le savoir, quand même il serait sage, dites-moi que serait-il de ce bagage de science qui l'embarrasse ? Consentira-t-il à se charger les épaules d'un lourd fardeau ? voudra-t-il durcir ses mains délicates en maniant de lourds instruments de travail, lui qui depuis longtemps n'a fait que feuilleter des livres et manier la plume ? ira-t-il

tracé de pénibles sillons aux ardeurs d'un soleil brûlant, lui qui n'a jamais travaillé qu'à l'ombre d'une salle d'études? Risquera-t-il sa précieuse vie pour apprendre à réparer nos toitures? Non, sans doute : à quoi bon avoir tant appris, se dit-il, si je ne dois pas jouir d'un sort plus doux que ceux qui ne savent rien? quand même il serait incapable au fond de s'élever plus haut, il est bien persuadé que des travaux si vils à ses yeux, ne sont plus dignes de lui, et il n'aspire qu'à s'élever au-dessus d'un rang qu'il méprise. Le père lui-même entrera dans cette persuasion si douce à son cœur : vite, il faut envoyer l'enfant à la ville : il faut qu'il s'avance, qu'il perce, qu'il se pousse et qu'il réponde à ses glorieuses destinées. Jusque-là, on ne verra pas dans ce déplacement isolé de grands inconvénients : mais remarquez bien que cette ambition qui éivre cette âme sera la même chez tous ses camarades du collège : tous auront les mêmes motifs d'espérance, les mêmes raisons de se dégoûter des métiers de leur père et de courir les mêmes chances de succès ; cette ambition circulera, non seulement dans ce village, mais dans toute la contrée parsemée de grands collèges, où l'on suppose que tous viennent se soumettre aux longues épreuves de la haute éducation : Voilà donc toute la jeunesse des campagnes qui se place dans les villes encombrées de cette jeunesse savante, comment voulez-vous qu'elles satisfassent à toutes ces ambitions? Le succès couronnera peut-être les efforts de quelques-uns ; mais pour ce petit nombre d'être, mille autres échoueront, d'abord parce que beaucoup parmi eux seront incapables, ayant pris pour du talent ce qui n'en était que l'apparence ; et de plus, quand même ils auraient tous les talents nécessaires pour réussir, il est évident que la société ayant ses besoins marqués, ne peut fournir des places à un si grand nombre de sujets. Par là, on voit que cette propagation de lumières, si précieuse au premier abord, n'est au fond qu'une cruauté pour les classes laborieuses de la société, et qu'au lieu d'adoucir leurs maux, on les augmente, en excitant en elles le dégoût de leur position et en leur inspirant des desirs qui ne peuvent jamais être remplis ; par là, on voit que pour prouver l'utilité de cette propagation de lumières, il faudrait montrer la possibilité d'un état uniquement composé de citoyens exerçant tous des professions libérales : jusque-là il restera constant que propager ainsi la haute éducation, c'est porter des malheurs à des vœux chimériques qui seront le tourment de leur existence : avides de ces honneurs qui leurs échappent, ces infortunés embarrassés de leur savoir, éprouveront le supplice de Tantale, tourmentés par une soif qu'ils ne pourront jamais assouvir parce que la société qui est devant eux ne peut satisfaire tant de besoins.

A ces considérations que je pourrais étendre d'avantage pour faire sentir les inconvénients de cette diffusion de lumières, j'ajouterai quelques autorités d'un grand poids et qui achèveront d'éclaircir et de prouver pleinement la thèse que je soutiens. Richelieu, qu'on doit regarder comme un des plus grands politiques qui aient jamais été, s'occupa beaucoup de la grande question de l'éducation ; son génie lui avait fait comprendre que de l'éducation et de sa sage répartition dans la société, dépendait le bonheur et la gloire des peuples : et pour assurer l'avenir de la France, il avait vu que le meilleur moyen était de procurer aux jeunes gens de la première classe, une éducation forte et proportionnée à la grandeur de leur position sociale. Dans ce but il avait établi quelques grands collèges dans les principales villes où les pie-

mières familles du royaume envoyaient leurs enfants pour leur procurer le plein développement de l'esprit et du cœur : on a même trouvé dans son testament cette recommandation expresse de se bien garder de la trop grande propagation des lumières : un ou deux collèges suffisent dans chaque grande ville, autrement en voulant allumer des flambeaux, on allumerait des incendies : tel est le sentiment du grand homme ; tel est le fruit de sa longue expérience des affaires, et de ses profondes méditations sur les meilleurs moyens d'assurer la grandeur et la paix des États : voulez-vous maintenant voir les fruits? Tout le grand siècle de Louis XIV se déroule devant vous, et en vous étalant ses gloires de tout genre, en vous montrant tous ses grands hommes dans toutes les professions et dans tous les arts, dans la magistrature, dans la guerre, dans la marine, dans la littérature, dans l'éloquence, etc., vous verrez la plus magnifique apologie de la doctrine que je défends, car, Messieurs, ne vous y trompez : ce n'est pas à Louis XIV seul que revient toute la gloire de son siècle : cette gloire est due sans doute aux grands hommes qui y ont paru avec tant d'éclat : mais ce n'est pas Louis XIV qui les a formés : en montant sur le trône, il les rencontra pour ainsi dire, sous sa main : son mérite, et il n'est pas petit, fut de les grouper autour de lui, de les dominer, de savoir s'en servir et les attacher à son char : mais c'est proprement Richelieu qui avait créé toutes ces gloires ; c'est son plan d'éducation forte et vigoureuse qui créa le grand siècle pendant les quarante premières années ; le grand cardinal, à l'aide de Vincent de Paul, du cardinal de Berulle et surtout des nobles enfants d'Ignace qui comptaient alors soixante-cinq mille élèves, instruits gratuitement dans leurs collèges, a formé ces âmes fortes et ces grands génies qui ont régénéré la France et préparé toutes ces splendeurs qui étonnèrent le monde. Ici tout en rendant hommage à la grandeur de Louis XIV, nous dirons que sous le rapport de l'éducation, il eut de graves reproches à se faire. Après avoir appelé à sa cour les chefs des grandes familles, il les força d'envoyer la plupart de leurs fils à l'armée dès l'âge de seize à dix-sept ans, ou même de douze à quatorze ans : les précipitant ainsi dans le tumulte et la licence des camps, avant qu'ils eussent reçu l'éducation qui leur convenait : ce fut là une faute énorme et au lieu que Richelieu, par son plan ferme d'éducation, avait préparé le grand siècle, Louis XIV, lui, prépara ainsi, quoique sans le vouloir, les épouvantables malheurs du siècle suivant. Les grands seigneurs s'étaient corrompus à sa cour et dans les camps ; des grands seigneurs le mal passa à la bourgeoisie, et de celle-ci dans le peuple, où elle est encore ; car la France n'est pas encore guérie ; ses plaies sont encore saignantes, et malgré la main ferme qui la gouverne, les orages grondent encore dans son sein.

Après l'autorité de Richelieu, j'en citerai une plus récente, celle d'un homme en qui le monde a admiré et admire encore un grand penseur, et un grand homme d'état, Mr. Guizot ; voici comment il déplore les effets désastreux du plan insensé d'éducation que nous combattons ici : " Ce plan d'éducation jette les jeunes gens hors de leur situation naturelle, excite leur imagination, leur inspire une ambition démesurée, encombre les professions savantes de prétentions oisives et maladroites, et répand ainsi dans la société une multitude d'existences déplacées, inquiètes qui lui pèsent et la troublent sans en obtenir pour elles-

mêmes la fortune ou la réputation à laquelle elles aspirent vainement."

M. Virey moins connu que M. Guizot, nous peint encore mieux que lui les inconvénients de cette éducation trop diffuse, nous ne pouvons nous empêcher de citer ces paroles : "chaque année continueront de sortir de nos collèges ces légions de jeunes lettrés, pour envahir tous les rangs, frappant à toutes les portes, encombrant l'administration et tous les emplois, prêts à renverser même de leurs prétentions ambitieuses les barrières que la société ou les positions acquises leur imposent ; déversant partout une aigre polémique, dans les journaux et les réunions politiques : de-là cette guerre sourde, ces combats à outrance, minant les entrailles mêmes de notre corps social, qui entretiennent le feu secret des mécontentements, l'ardeur fébrile des révoltes, et peut-être toutes les incertitudes de notre avenir : de là tant d'esprits sans carrière tracée, souvent égarés par la présomption si naturelle au jeune âge, et, ce qui est pis, quelquefois, sans aucune éducation civile ou religieuse capable de lui servir de contre-poids ; travaillés par un triste scepticisme, ces masses, dépourvues de croyances religieuses, trahissent leur malaise secret, elles ne connaissent d'autres droits que la force, d'autres titres que la victoire, d'autres biens que la fortune : "voilà certes de belles paroles, et il est difficile de résister à une si belle logique revêtue d'un si beau langage.

M. Ternaux, un des premiers négociants de Paris, qu'une longue expérience et un goût exquis, rendirent bien plus recommandable que son immense fortune, disait : "Cinquante ans d'existence commerçante et manufacturière m'ont mis plus d'une fois à même de réfléchir sur la malheureuse situation des jeunes gens sortant du collège, qui me demandaient, ou pour qui les parents sollicitaient des places, et dont je ne pouvais satisfaire les demandes. Combien n'en ai-je pas vu se frappant le front de désespoir." Impossible de s'exprimer sur des périls si graves en termes plus énergiques et plus effrayants ; or, la racine de ces maux est évidemment dans le système vicieux des adversaires.

Cependant nous devons le redire avant de terminer, il n'est pas rare de trouver même dans la classe du peuple des enfants privilégiés sur lesquels la Providence a de grandes vues : ceci s'applique surtout à la société religieuse ; le Dieu de l'Evangile, qui l'a fondée et qui a choisi douze pauvres pêcheurs pour être les premières colonnes, se plaît souvent à tirer du néant les instruments de sa puissance : mais même la société civile et politique nous fournit à chaque siècle des noms illustres, entourés de la double auréole de la vertu et du talent, qui ont créé la gloire de leur famille : c'est ce que nous prouve l'histoire des temps passés : et aujourd'hui même il suffirait de jeter un coup d'œil sur les sociétés modernes pour découvrir partout de ces hommes éminents, qu'une belle éducation a tirés du plus bas étage pour les rendre capables d'honorer les premières charges de la société.

Contentons-nous de citer cet Episcopat Français qui joue maintenant un si beau rôle, et dont l'éclat resplendit dans tout l'univers ; ces évêques dont l'attitude est si noble, et dont les talents et le dévouement servent si bien la religion et la patrie, d'où sortent-ils ? Ils vous le diront eux-mêmes sans rougir, ils s'écrieront avec l'Apôtre : *non nulli potentes in nobis, non multi nobiles !* il n'y a pas parmi nous beaucoup de nobles... on sait en effet qu'un grand nombre sortent des rangs les plus obscurs.

Mais quoiqu'il en soit notre proposition reste ; et quelques glorieuses que soient ces exceptions, on doit leur appliquer l'axiôme : *exceptio firmat regulam* : ces exceptions confirment la règle. Je ne peux point ici dire les marques que le Créateur met au front d'un enfant pour y écrire ses hautes destinées : mais nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que, quand un enfant, devenu jeune homme, rempli, si vous voulez, de talents et de savoir, rougit de sa naissance et de ceux qui lui firent du bien, il prouve par là même que son âme basse n'était pas faite pour cette éducation dont elle abuse ; au contraire la meilleure preuve qu'il en était digne, c'est de ne pas rougir ni de son origine ni de ses bienfaiteurs ; on nous saura gré de citer ici la belle réponse de Sixte V, qui, comme on sait, fut tiré de la campagne et du milieu de ses troupeaux, pour recevoir l'Éducation supérieure dans un couvent de Franciscains : Ce jeune berger en profita si bien qu'il devint successivement général de son ordre, Cardinal et enfin Pape. Voilà donc ce Père obscur devenu un Souverain habile, un grand politique, un homme né pour le commandement, mais d'autant plus digne de son élévation, qu'il n'oublia jamais la bassesse de son premier état : en voici la preuve. Un citoyen de la principauté de Tarente vint un jour lui demander que sa famille eût l'honneur de s'allier à celle du souverain Pontife. J'y consens dit Sixte-Quint, pourvu que nous observions quelque proportion entre votre famille et la mienne. Dites-moi premièrement, quelle est votre origine ? St. Père, répondit le solliciteur, ma maison est, grâce à Dieu, l'une des plus riches et des plus anciennes du royaume de Naples. Tant pis pour votre dessein, répliqua le pape, car quel moyen de faire alliance entre un riche et puissant seigneur comme vous, et un pauvre porcher comme moi. Si toutefois vous voulez à tout prix que j'y consente, quittez vos riches habits, donnez à quelque hôpital la grosse pension que vous fait votre famille, et allez garder ces mêmes animaux à la campagne, comme je les ai gardés dans ma jeunesse ; alors les parties seront égales, et vous et moi nous pourrions devenir parents."

Le même Sixte V, savait être reconnaissant envers ceux qui l'avaient assisté au temps de son indigence. Un ancien disait : rien ne vieillit si vite qu'un bienfait reçu ; il n'en fut pas ainsi du berger couronné de la tiare pontificale : il était venu à Rome si pauvre, dit M. de Thou, qu'il fut obligé de demander l'aumône, ayant par ce moyen amassé quelque argent, il délibéra s'il l'emploierait à apaiser la faim qu'il commençait à sentir, ou à s'acheter une paire de souliers dont il avait un extrême besoin. Ce profond génie qui devait plus tard décider les grandes questions de l'Eglise et des Etats, était à bout devant celle-ci, et il ne savait quel parti prendre dans cette consultation intérieure, son visage trahissait les divers mouvements de son âme : un marchand voyant son embarras lui en demanda la raison, il la lui avoua ingénument ; le marchand charmé de son esprit et de sa franchise, l'amena chez lui, le régala de son mieux, et décida la consultation : l'histoire se plaît à raconter comment ce mendiant devenu pape, récompensa en prince ce bienfait qu'il n'eut garde d'oublier jamais. Celui-là sans doute était digne de son éducation. Il était digne aussi de son éducation, cet humble Vincent de Paul, fils d'un porcher comme Sixte V, et qui comme lui fut la gloire de l'Eglise et de son siècle. Avec quel charme ne lit-on pas dans sa vie, comment ce célèbre fondateur, et premier supérieur de St. Lazare

et des Sœurs de Charité, le conseil des princes, l'âme de tant de bonnes œuvres, présenta un jour dans une réunion de plusieurs grands personnages de la capitale, son petit neveu affublé de pauvres habits, en disant avec un aimable sourire : voilà le plus honnête homme de ma famille.

Il était digne, aussi de son éducation cet homme illustre, une des belles gloires du Canada, le juge O'Sullivan : pauvre petit orphelin que son pauvre père avait laissé en mourant à de charitables bienfaiteurs : le pauvre enfant reçut à Ville-Marie cette belle éducation, qu'il rehaussa plus tard de tout l'éclat de ses talents : grâce à la charité d'autrui, il devint un brillant élève au collège de Montréal, puis un avocat plus brillant encore, et enfin jugé en chef... Mais voici ce qui peut-être lui fait encore plus d'honneur que ses talents et ses dignités. Il conservait en son salon, dans une armoire, le dernier *capot* de collègue qu'il avait reçu des bienfaiteurs de son enfance, et quand ses amis venaient le visiter, son plaisir était d'ouvrir cette armoire à deux battants pour montrer cet habit tout usé, leur disant : je dois à mes bienfaiteurs tout ce que je suis : j'aime à conserver ce précieux monument de ma reconnaissance.

Qui de nous ne se rappelle ici, cette belle lettre du Maréchal Vaillant, récemment imprimée dans tous les journaux, où il reconnaît avec tant de candeur son humble origine. Pourquoi ne citerions nous pas quelques-unes de ces paroles ? Mon père est mort pauvre, mais estimé de tous ; Je ne lui ai pas connu un seul ennemi. Je ne lui ressemble en rien : Il était mince et je suis fort et gros. Il était doux, et l'on me trouve bourru. Enfin il avait autant de qualités qu'on dit que j'ai de défauts... mon grand père était petit marchand de soie sur la place St. Vincent à Dijon : son père avait été cordonnier. Je ne puis remonter plus haut ; mes quartiers de noblesse s'arrêtent là. J'ai entendu dire qu'un de mes grands oncles avait été tué et blessé dans le *Canada*. Voilà sa généalogie ; Voici maintenant ses titres de gloire.

J'ai fait la campagne de Russie, celle de 1813 : j'étais à Waterloo. J'ai été blessé à la défense de Paris en 1818. J'ai eu la jambe labourée par un biscaien au siège d'Alger en 1830. Mes chefs ont dit qu'ils étaient contents de moi au siège d'Anvers en 1832. L'Empereur m'a dit qu'il était content de moi au siège de Rome." Oui, avouons-le ; il était digne de sa belle Education, cet homme qui parle aussi facilement et aussi volontiers de ses pauvres parents et même de ses défauts, que de ses nobles cicatrices, de ses glorieuses campagnes, et des services éminents qu'il a rendu à son pays.

Mais après ces digressions, et tout en rendant hommage à des belles illustrations sorties des classes populaires, nous pouvons et nous devons conclure, que vù l'état où la société a été mise par son auteur, le plus beau plan d'éducation est celui qui donne à un peuple quelques hommes grands, nobles, bien élevés, parfaitement développés pour l'esprit et pour les qualités du cœur : ces hommes exerceront un ascendant irrésistible sur tous les ordres de l'état ; alors on voit le spectacle admirable de tout un peuple marchant comme un seul homme, parce qu'il marche subjugué par ces hautes intelligences, obéissant sans avoir même la pensée d'une révolte ; car alors il y a le nerf du commandement, le respect de l'autorité, ce qui rend la soumission facile : là tout est en paix, parce que tout y est dans l'ordre : *pax tranquillitas cordium* : heureux ce peuple ! laissez-le marcher il ira assurément à la véritable grandeur : tandis qu'à côté

on verra une nature insensée, jalouse d'une trop grande profusion de lumières, marcher à sa ruine en fermentant dans son sein des sources continuelles de divisions, de troubles et de discordes : ces hommes inquiets, déplacés, remuants enfanteront des révolutions incessantes, et cette triste société deviendra semblable à ce peuple tumultueux dont un Orateur disait qu'il était semblable à Saturne qui dévorait tous ses enfants. Je m'arrête : je pense en avoir assez dit pour nous éclairer sur une aussi grande question, pour convaincre les esprits et pour gagner ma cause.

LA MALEDICTION LEVEE,

PETITE IDYLLE RELIGIEUSE ET DOMESTIQUE.

— "Recevez toujours ma bénédiction, car la bénédiction d'un vieillard n'a jamais fait mal à personne," disait à Paris le pape Pie VII, à un jeune homme qui restait superbement debout au milieu de la foule prosternée. On peut dire aussi que la malédiction d'un père sur son enfant n'a jamais rien présagé d'heureux ; et sans vouloir attribuer une efficacité miraculeuse à ces imprécations horribles dont certains parents sont si prodigues dans leurs emportements, il est facile de comprendre que ces explosions de souhaits cruels et impies dénotent, le plus souvent, une famille où il n'y a ni tendresse, ni dévouement, ni piété, ni subordination ; une famille pleine d'orages, c'est-à-dire de vices et de douleurs, et d'où il ne sortira que des enfants élevés d'une façon déplorable, dévoués d'avance à toute infortune. La malédiction ne date donc pas seulement du jour et de l'heure où un paroxysme furieux la fulmine ; elle plane sur toute une éducation et résulte de tout un ensemble.

C'est pourtant un moment bien épouvantable que celui où tombe de la bouche paternelle la formule atroce où s'est ramassé et se répand tout son trésor de malédiction. Et quand ensuite vient le repentir, quand la famille veut se régénérer dans la religion et dans l'amour, il y a là un souvenir des plus pénibles, un souvenir qui reste dans la conscience et dans le cœur comme un écho de malheur, dont vainement parfois on cherche à se délivrer. Voici comment s'y prit, en pareille circonstance, un missionnaire pour rendre la confiance à un pauvre père, et pour remettre en même temps dans la bonne voie sa petite famille déjà presque dévoyée. C'était à la campagne et dans un pays où se sont merveilleusement conservés les mœurs patriarcales et l'esprit religieux. Le missionnaire était à son confessionnal ; un homme, jeune encore, un paysan que rien ne distingue de ses semblables, se présente d'un air morne, abattu. Il soupirait et semblait ne pouvoir articuler un seul mot :

— Mon père, dit-il à la fin, avec un grand effort, je ne viens pas pour me confesser maintenant, mais j'ai quelque chose à demander.

— Parlez, mon ami, dit le prêtre, je suis tout disposé à vous entendre.

— Ah ! mon père, j'ai un grand chagrin !...

— Et qu'y a-t-il donc, mon ami ?

— Mon père, c'est ma femme qui m'a rappelé une terrible affaire, car moi, je ne m'en souvenais plus, mais une terrible affaire, allez !

— Une terrible affaire, qu'est-ce que c'est, mon ami ?

— Vous savez, mon père, hier vous avez prêché sur les parents qui maudissent leurs enfants. Que c'est

affreux ! Pauvres enfants, comme Dieu les tient et les frappe dans sa grande malédiction !... Ah ! ce que vous avez raconté avait de quoi nous donner la fièvre !...

— Calmez-vous, mon ami, et dites-moi bien toute votre peine à ce sujet.

— Mon père, hier soir, quand je suis rentré à la maison, j'ai trouvé ma femme qui pleurait... Je lui ai dit comme cela : Louise, qu'as-tu donc ! Est-ce que je me suis fait trop longtemps attendre ? Je ne viens pas du cabaret, va, sois-en bien sûre ; mais je voulais me confesser, et que même je n'ai pas pu passer, parce qu'il y avait trop de monde... Eh ! mon père, c'était la vérité, car nos bons missionnaires, nous les aimons tant, que le jour et la nuit nous les accablons... Voilà ce que je lui ai dit.— Jacques, m'a-t-elle répondu, non ce n'est pas à cause de ton absence que je pleure, c'est bien pour autre chose.— Et quoi donc, ma Louise ? tu m'effraies !— Je suis plus effrayée que toi. Tu n'as donc pas entendu le sermon ?— Le sermon de ce soir ? oh ! je l'ai si bien entendu que je pourrais presque tout te le dire.— Eh bien ! il ne t'a pas fait pleurer, et tu n'as pas peur ?...— J'avais bien un peu envie de pleurer ; mais pour peur, je n'y ai pas seulement pensé.— Comment ? Et maintenant tu reverras *petit Jacques* sans te sentir tout bouleversé ?— Notre *petit Jacques* ? et que lui est-il donc arrivé ?— Il ne lui est rien arrivé, il dort, je viens de le coucher. Mais, tu ne t'en souviens donc pas, tu l'as *maudit* !... Mon Dieu, notre enfant est maudit ! il est maudit ! il est maudit !...— Que dis-tu, femme ? arrête-toi !... mon *petit Jacques* est maudit ?— Oui, oui, tu l'as maudit ! tu l'as maudit l'année dernière... Et que tu étais d'une colère ! Et que tu jurais comme un réprouvé !... Et que tu voulais le frapper, le tuer, peut-être, si je ne l'avais pas défendu. Oh ! que je suis malheureuse ! son père a maudit mon pauvre enfant !

Monsieur le missionnaire, en entendant cela, je tremblais de tous mes membres... et je ne savais que répondre... Je me rappelais que tout ce que ma femme disait était vrai. Voyez-vous quand on me contrarie, je suis plus méchant qu'un païen. J'ai appelé sur mon *petit Jacques* tous les tonnerres du ciel et de la terre, toutes les malédictions de Dieu. J'ai crié, en étendant mes deux mains vers lui : *Ah ! hulin, puisse-tu être maudit* !... J'ai fait cela mon père ; et ma femme a continué toute la veillée de pleurer, de m'adresser des reproches que je mérite bien, et elle m'a bien fait voir que notre *petit Jacques* est maudit, car ce n'est plus un enfant gentil comme autrefois ; son visage et ses yeux ne nous jouissent plus, ses paroles nous font mal à entendre, il semble maintenant un petit démon... C'est que tous les jours il prend un plus mauvais caractère : il ne veut plus faire sa prière qu'il désapprend, il ne sait jamais obéir à rien de ce qu'on lui commande, il méprise son père et sa mère, dont il ne peut supporter la compagnie, nous échappant à toute heure pour courir avec de mauvais petits camarades dont il devient le pire ; enfin, quand il est avec nous, il ne cesse de nous tourmenter, et quand il nous quitte, nous n'en recevons que des plaintes, à tel point qu'on lui a déjà prédit qu'il porterait sa tête sur l'échafaud. O mon père, qu'est-ce que je dis là ? Cela me retourne tout le corps ; et songez que c'est moi qui suis la cause de tous ces malheurs !... Songer que mon enfant jusqu'à l'année dernière nous avait donné de si belles espérances, et que c'est la malédiction de mes bras et de ma bouche qui est tombée sur lui, comme lorsque la foudre tombe sur quelque beau sapin de nos montagnes et le calci-

ne de la cime aux racines. Oh ! Monsieur le missionnaire, quelle longue et triste nuit cela nous a fait passer ! nous ne pouvions nous endormir jusqu'au matin, et le vent hurlant d'une manière qui nous épouvantait, ébranlait toute ma maison, comme il n'a pas coutume de faire ; le coq n'a pas eu plutôt échanté que je me suis levé croyant soulager mes pensées en travaillant ; mais, pendant tout le jour, mes bras étaient cassés et les outils me tombaient des mains. Il y avait quelque chose qui me disait toujours : " Que feras-tu ? ton fils est perdu, il t'abreuvera de chagrins pendant ta vie, il y aura longtemps qu'il t'aura abandonné, peut-être même déshonoré, et quand tu mourras, il ne te dira pas seulement un *de profundis* !" Je pensais cela et je n'avais point de courage pour travailler, et j'ai bien compris que ma femme avait le même mal que moi, car aujourd'hui elle a laissé aller son ménage tout de travers, quoique pourtant, ce n'est pas pour la vanter, mais de toute la paroisse c'est bien elle qui est la meilleure ménagère... Enfin nous n'y pouvions plus tenir ni l'un ni l'autre, et elle m'a dit : " Ecoute, Jacques, c'est le temps du jubilé, et les missionnaires nous ont annoncé que dans un pareil temps la bonté de Dieu ne peut rien refuser... Va trouver un de ces bons Pères et tu lui raconteras ton péché, et tu lui demanderas si Dieu voudra nous pardonner en faisant pénitence et si tu le prieras de nous *indiquer un moyen* pour lever la malédiction que tu as jetée sur notre *petit Jacques*." Mon père je suis venu, et j'attends ce que vous allez décider.

Tout ce récit fait d'un ton pénétré, le missionnaire l'avait écouté avec une émotion pleine de sympathie, car la souffrance qui lui était dévoilée n'était pas légère et elle prenait sa source dans les sentiments les plus nobles et les plus touchants. Ce père et cette mère assurément avaient un cœur d'une profonde tendresse, une foi d'une admirable énergie, quoique peut-être leur eût-on souhaité d'être un peu plus éclairés ; mais après tout, leur terreur était bien respectable, et si leur imagination s'était trop exaltée, n'avaient-ils pas raison de s'alarmer sur l'avenir de leur enfant, qui, par leur faute sans doute, ils le sentaient assez dans leur conscience, prenait de détestables habitudes et ne leur promettait rien de bon. Le missionnaire réfléchit quelques instants et, comprenant que ces âmes naïves, si fortement impressionnées par le souvenir d'une malédiction solennellement donnée avaient besoin d'être rassurées par un signe extérieur d'une égale solennité qui produisit une égale impression dans un sens opposé ; comprenant aussi qu'une leçon d'éducation formulée dans une sorte de rite religieux et matériel se graverait pour toujours dans leur esprit, il imposa la prescription suivante :

— Quel âge a votre enfant ?

— Neuf ans, mon père.

— Et cet enfant vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ?

— O mon père, je voudrais mourir pour lui.

— Et vous désirez qu'il soit bon et qu'il vous console jusqu'à votre dernière vieillesse ?

— Ah ! mon père, si cela est encore possible, vous me faites pleurer rien que de me le dire.

— Eh bien ! écoutez-moi attentivement, mon ami, et ne perdez pas un mot de ce que je vais vous ordonner. Vous retournerez dans votre maison et, quand ce sera le soir, tout à l'heure, votre femme allumera un bon feu et elle préparera un repas un peu meilleur qu'à l'ordinaire, et votre *petit Jacques* sera présent, et, pendant que votre femme attisera le foyer, vous

viendrez vous asseoir tout auprès, et vous direz : "Femme, n'est-ce pas, notre petit Jacques a été assez sage aujourd'hui ?" Et votre femme ne dira pas que non. Et vous ajouterez : "Aussi le missionnaire m'a donné quelque chose de joli pour lui." Tenez, vous lui montrerez cette image, et vous continuerez : et vous prendrez votre petit Jacques pendant que vous serez assis près du feu, vous causerez longtemps avec lui, vous le caresserez avec une grande douceur, lui faisant connaître que vous l'aimez de la plus tendre affection. Alors, prenez bien garde, alors vous étendrez vos yeux mains sur la tête de votre enfant, vous lèverez vos yeux vers le ciel et par trois fois vous direz : "Petit Jacques mon enfant, que le bon Dieu te bénisse là-haut pendant qu'ici-bas te bénit ton père !" Après quoi lui donnant cette image, vous embrasserez votre enfant, et sa mère l'embrassera aussi. Et quand le souper sera prêt, vous lui assignerez une place à table, et le souper étant fini, vous ferez la prière tous trois ensemble ; puis au moment de faire coucher petit Jacques, pendant que sa mère l'emmènera, vous lui direz avec toute la bonté de votre cœur : "Adieu, mon enfant, dors bien, et à demain." Et sa mère en le quittant lui dira comme vous : "Adieu, mon enfant, dors bien, et à demain." Voilà tout, mon ami, voilà ce que vous ferez, et la malédiction ne sera plus sur votre enfant. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas, et vous avez bien retenu ?

—Merci, mon père, et soyez tranquille ; tout ce que vous venez de me dire, je le vois comme si c'était écrit dans ma mémoire.

Allez donc, mon ami, faites et n'avez plus d'inquiétude ; mais revenez me trouver demain à la même heure.

—Oui, mon père, et c'est demain que je me confesserai. Le pauvre homme, allégé comme d'un fardeau, se leva et sortit... Le jour qui n'avait point vu de soleil se mourait tristement ; une sombre et triste nuit de décembre se bâtaît de descendre, car avec les ténèbres la neige commençait à tomber et, pour la première fois de cette hiver, la Sibère, secouant ses ailes orageuses, promenait ses tourbillons qui aveuglent le voyageur et faisait entendre ses gémissements qui l'effraient. Mais Jacques, rude enfant des montagnes, passait sans souci à travers les ombres et la tempête ; il cheminait, gravissant les sentiers les plus escarpés mais les plus courts, impatient d'arriver à sa demeure qu'il entrevoyait de loin sur la hauteur où elle est assise à mi-pente et abritée derrière un grand bois. Sa femme n'était pas moins pressée de le voir de retour, et quand il parut il y avait déjà longtemps qu'elle l'attendait sur le seuil de la porte.

—Femme, cria-t-il à plus de dix pas, d'une voix où vibrat le contentement de son âme, femme, allume un bon feu ; c'est cette veillée qu'il faut nous ramasser du vieil hêtre où je me souviens d'avoir vu tant de fois mon vieux grand-père... Où est mon cher petit Jacques ?

—Il est bien là qui m'a tenu compagnie en ton absence, répond tout haut la mère. Et puis, à voix basse, "Jacques, eh bien ! que t'a dit le missionnaire ?

—Ne sois pas en peine, répond aussi à voix basse celui-ci, tout à l'heure tu sauras tout, ma Louise.

Et comme l'enfant s'éloigna pour aller voir s'il y avait déjà beaucoup de neige, Jacques fit à son épouse les recommandations nécessaires et tous deux se disposèrent religieusement à cette paternelle bénédiction du bien-aimé petit maudit.

L'enfant doucement rappelé de son innocent plaisir

par une parole caressante de son père, rentra d'un air moitié étonné, moitié boudeur. Il admira d'abord comme l'appartement était tout éclairé par la grande flamme vacillante du foyer, et comment sa mère, qui avait retroussé ses manches, semblaient faire les préparatifs d'un repas de fête. Il fut bien surpris davantage quand son père, assis au coin du feu et lui adressant les plus doux regards, se prit à dire qu'il avait été sage. C'était là un compliment pour lequel il n'en croyait pas ses oreilles. En entendant parler d'une image que le missionnaire lui envoyait, il fut complètement fasciné, et, sans s'en apercevoir, il se trouva emprisonné entre les bras de son père qui le couvrait de caresses et qui lui disait des choses comme il n'en avait jamais ouïes, le pauvre enfant ; et ne sachant que penser, regardant tantôt son père tantôt sa mère, il voyait leurs yeux comme il ne les avait jamais vus et il sentait dans son cœur quelque chose qu'il n'y avait jamais senti.

Mais ce fut, certes, une scène des plus attendrissantes, une scène empreinte d'une poésie délicieuse et d'un sentiment profondément religieux, lorsque le père, voyant son fils tout ému et tout heureux, lui dit d'un ton gravement paternel : "Allons, maintenant, repose-toi un instant bien tranquille, là, près de moi, cœur ; je vais faire sur toi la plus fervente prière que j'aie faite de ma vie." Et, levant ses deux mains étendues sur cette tête chérie, regardant le ciel avec la piété d'un pontife, par trois fois il répéta ces simples paroles : "Petit Jacques, mon cher enfant, que le bon Dieu te bénisse là-haut pendant qu'ici-bas te bénit ton père." La mère contemplait cette scène les mains jointes, la tête penchée, le cœur noyé dans la joie. A la troisième fois que la formule sacrée fut dite, d'une voix pleine de larmes, la pieuse et tendre femme ne put se retenir ; elle tomba à genoux près de son mari et son enfant... Et ces trois têtes chrétiennes, ces trois cœurs, ces trois âmes se rapprochant, confondirent leur espérance, leur céleste bonheur, leur pur amour, dans un seul et long embrassement.

Comment se passa le reste de cette soirée mémorable, comment le souper qui suivit fut d'un enchantement que jusque-là on n'avait jamais connu dans cette famille, c'est inutile de le raconter. Chacun devine aisément ce qu'il s'y épancha de témoignages d'affection, d'attentions délicates, de charmants propos, de bonnes résolutions, de riantes perspectives ouvertes sur l'avenir. Oh ! qu'on s'aimait à cette heure autour de cette petite table ! Qu'on se trouvait content de cette pauvre chaudière perdue au milieu ces champs ! Et comme on pria dévotement entre ces quatre murs noirs, lézardés, battus par les rafales nocturnes, misérablement reconvertis d'un toit écrasé s'élevant à peine de terre ? Mais Dieu regardait ces bonnes gens et il les bénissait. Oui, petit Jacques était béni ! Tom changé par cette explosion de tendresse et de religion dont il avait été l'objet, il paraissait maintenant et il voulait être l'enfant le plus aimable. Pauvre petit Jacques ! quand après cette fête, qui lui sembla un songe du paradis, il s'entendit encore accompagner par les doux adieux de ses parents jusqu'aux portes de son sommeil, il succombait sous ces trésors de paternelle bonté et il se disait à lui-même : "Oh ! pourquoi est-ce que je ne peux pas trouver des mots pour leur répondre des choses comme ils savent me les dire !" Puis il s'endormit, l'âme bercée dans le ravissant murmure des bons sentiments et des belles pensées ; cependant son père et sa mère continuèrent une partie de la nuit de repasser dans

leur mémoire toutes les circonstances de la *malédiction levée*, de parler du bon missionnaire, d'échanger leurs joyeuses impressions et de se communiquer tous leurs rêves fraîchement renouvelés. Petit Jacques grandissait, s'instruisait, faisait sa première communion, travaillait... Le pré autour de leur maison s'élargissait, leur terre s'améliorait, leur rocher se défrichait, leurs arbres croissaient... C'était le printemps, c'était l'été, c'était la moisson... Il y avait de la verdure, du gazon, du soleil, des fleurs, des fruits... Petit Jacques était gentil; petit Jacques était béni!... Puissance d'un cœur heureux! Pendant ce temps-là petit Jacques ronflait dans son lit, la lampe s'éteignait, le grillon du foyer chantait, la bise sifflait, la neige s'amoncelait... C'était l'hiver au dehors, mais dedans c'était toute espérance et joie.

Le lendemain Jacques, fidèle au rendez-vous, arrivait de bonne heure au confessionnal du missionnaire.

— Eh bien? mon ami, dit le prêtre, tout va bien aujourd'hui, n'est-ce pas?

— O mon père, ma femme m'a dit que vous êtes un saint, et je le crois bien, car c'est comme si vous nous aviez tous ressuscités.

— Je suis un pécheur comme vous, mon ami, mais la prière, mais la confiance en Dieu, sont puissantes, et sa bénédiction se répand sur le cœur contrit qui l'invoque. Et votre enfant, votre petit Jacques?

— Mon père, vous avez donc retenu son nom? Ah! mon petit Jacques n'est plus maudit, nous l'avons bien connu et nous en sommes bien sûrs.

Et là-dessus l'heureux père se prit à raconter dans toute leur gracieuse naïveté les moindres détails de tout ce qui s'était passé la veille; et il termina avec exaltation:

— Non, mon enfant n'est plus maudit! Maintenant il est bon, il est pieux, il est beau, il est sage... Je l'aime comme un petit ange!

— Vous avez raison, mon ami, aimez-le comme un ange. Oui, père de famille, car c'est ce qu'il me restait à vous dire; oui, aimez votre enfant, respectez votre enfant, traitez votre enfant comme un ange que Dieu vous a confié, dont vous lui répondez! Souvenez-vous qu'entre vos mains et par votre faute cet ange de Dieu pourrait redevenir un petit démon. N'oubliez jamais ce que vous avez fait hier, et jamais ne faites le contraire. Comprenez bien dorénavant, mon ami, que pour élever votre enfant ce n'est point trop de tout le dévouement dont vous êtes capable. Plus de rudesse brutale, plus de colère, plus de juréments ni d'imprécations; mais la douceur, la bonté, la patience, la raison, la tendresse, l'amour. Rendez-lui le séjour de votre maison si agréable, la compagnie de son père et de sa mère si attachante, qu'il ne veuille jamais les quitter. Enfin, mon ami, suivez toujours le chemin où vous êtes entré tous les trois hier, et je puis vous prédire que tous les trois vous serez consolés jusqu'à votre dernier jour.

— Que Dieu m'en fasse la grâce, reprit Jacques, essuyant une larme et joignant ses mains pour commencer sa confession!

Et c'est ici que finit notre histoire.

L'abbé Pétrus.

HISTOIRE D'UNE ROSE.

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

I

... Elle releva sa tête mourante et commença ainsi son histoire:

— Hier... — la vie des fleurs compte si peu de jours! — hier le premier rayon du soleil entr'ouvrit doucement mon calice et me fit éclore au milieu de mes sœurs, fraîche et jolie comme elles.

Je m'en souviens encore. Etourdie d'abord par l'air et le grand jour, je me tins timidement cachée sous ma plus large feuille; mais peu à peu, pressée de voir le monde, je me hasardai à lever la tête et à regarder autour de moi.

Ma tige s'élevait gracieusement sur un des plus beaux rosiers qui jamais aient pris naissance dans ce pays, où l'on nous cultive par centaines pour nous cueillir et nous vendre à peine écloses. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre sur la terre, je voyais des roses. Je crus d'abord que nous remplissions à nous seules tout l'univers; mais un oiseau vint à passer, mon regard le suivit dans son vol: je vis le ciel bleu, les nuages dorés; j'entendis chanter l'alouette; un petit insecte tomba près de moi, et je compris qu'il y avait dans le monde d'autres êtres que des fleurs.

Alors, ma pensée grandissant, je me demandai qui avait créé tout ce que je voyais et moi-même. Un souffle harmonieux glissa dans l'air en murmurant un nom: JÉHOVA.

Ce nom éveilla dans mon esprit une pensée inexprimable de grandeur et d'amour. Je sentis que s'il est beau, que s'il est doux de vivre, il est plus beau, plus doux encore de rendre grâce à Dieu de la vie qu'il nous a donnée. Cette pensée m'inspira une hymne de reconnaissance au créateur du ciel, de la terre et des roses. Je saluai le maître de la nature; je le remerciai de ce qu'après avoir dispensé la vie à tant d'êtres divers, il m'en avait fait une petite part en m'envoyant aussi, à moi, faible fleur, un rayon de soleil pour me faire naître et me réjouir.

Après ma prière, je promenai ma vue avec ravissement sur ce qui m'entourait. J'admirai le soleil; je contemplai le ciel: je bus la rosée; j'écoutai le vol des sylphes et le chant du grillon. Mon calice entr'ouvert aspirait l'air pur du matin; mon parfum, bien faible encore, s'exhalait doucement; insoucieuse et charmée, je m'abandonnai à la vie, et je me mis à jouir nonchalamment de l'existence, en me berçant heureuse sur ma tige.

II

Cependant j'étais étonnée de voir autour de moi mes sœurs tristes et languissantes; quelques-unes même pleuraient. Hélas! elles connaissaient déjà le sort que nous préparait l'avenir. Presque toutes, plus épanouies que moi, en savaient beaucoup plus sur les choses de ce monde. Écloses de la veille, elles avaient un long jour d'expérience; et voilà pourquoi sans doute des larmes s'échappaient sur leur vert feuillage. Et moi, tout occupée à repousser mon enveloppe, à déplier mes pétales pour m'épanouir au plus vite, je n'avais garde de songer que cette vie dans laquelle j'entrais et que je trouvais si douce, pût finir déjà.

Les discours de mes sœurs ne tardèrent point à

m'éclairer. Elles devisaient et faisaient de grandes conjectures sur ce qui allait leur advenir.

Les roses ne se ressemblent pas entr'elles. Il y a dans leurs caractères une foule de nuances : les unes sont folles, coquettes ou légères ; d'autres, graves, doctes et sérieuses. Cette différence se marquait bien dans la diversité de leurs souhaits.

—Que m'importe d'être cueillie ce matin ou ce soir ? disait une rose à cent feuilles, esprit fort qui se pavait orgueilleusement sur sa tige ! Ne faut-il pas toujours finir par là ? Le zéphyr a passé emportant mes parfums sur son aile ; que me faut-il de plus ? J'ai vécu, je veux mourir.

—Oh ! non, pas moi, s'écria plus loin une rose du Bengale. Qu'ai-je fait dans ce champ, sinon d'éclore ? Je ne connais rien ici-bas. Le soleil est beau sans doute, mais il y a là-bas des plaisirs et des fêtes ; j'en veux ma part. Au milieu des palais, sous les lambris dorés, à la clarté des lustres splendides, au son mélodieux des cadences légères, je veux entourer de mes fraîches guirlandes la taille souple de la jeune fille ; et mêlée à sa blonde chevelure, sans aiguillon pour elle, je la suivrai dans ses fêtes pour la parer et l'embellir. Voilà le destin que j'envisage.

—Oui, qu'on me cueille, s'écria près de moi une rose pourpre, à la tige altière ; qu'on me porte à la ville. Ici nul ne me voit, et je veux être vue. En vain j'étale dans ce champ mes plus vives couleurs ; le zéphyr passe et m'oublie. Je suis belle cependant, je veux aussi briller et plaire. Qu'importe pour cela d'être cueillie ! Ce n'est pas acheter trop cher un jour de bonheur et de gloire.

—Soit chose que de plaire, répondit d'une voix aigre la rose unique ! Moi, je veux vivre d'abord et vivre pour moi-même. Vous n'entendez rien à ce monde, mes sœurs. S'épanouir le moins qu'on peut, afin de prolonger son existence, renfermer ses parfums en soi pour en mieux jouir, voilà le bonheur. Bonsoir, mesdames. Je referme mon calice ; pendant qu'on vous cueillera, moi je dormirai.

—Je voudrais vivre pour aimer, dit la simple rose des champs, dont les frères rameaux s'attachent comme le lierre. J'aime l'arbre qui me soutient et le feuillage qui m'abrite ; j'aime la goutte de rosée qui m'arrose, et les soyeuses phalènes qui me visitent ; j'aime le chant de la cigale dans les blés, et les plaintes de l'air dans les bois ; j'aime la solitude et ses doux mystères. Voilà pourquoi je m'effeuille sous la main qui m'arrache à ma tige, voilà pourquoi je ne veux pas mourir encore.

—C'est le mois de la Vierge Marie, chanta doucement au loin une petite rose blanche. Je lui garde mes parfums comme un encens ; pour elle je veux être cueillie, je veux mourir sur son autel.

—Grand Dieu ! m'écriai-je enfin, saisie d'effroi, que parlez-vous donc toutes d'être cueillies et de mourir ? A peine sommes-nous écloses !

—Hélas ! ma pauvre enfant, dit une voix grave au-dessus de ma tête, il faut bien remplir son destin, et chacun ici-bas a sa loi qu'il faut suivre.

—Grand'mère, reprit en se redressant un petit bouton au front vermeil et à l'air mutin, vous en parlez vraiment bien à votre aise. Vous qui comptez au moins quatre longs jours, vous avez eu le temps de contempler le soleil et la nature, d'écouter le zéphyr, de respirer et de vivre. Partez avant nous, si le cœur vous en dit.

—On ne me cueillera pas, répondit la voix grave avec tristesse. J'étais belle, on me réserve pour ma graine. Mes parfums sont passés ; les soupirs de l'air

effeuillent ma corolle, et pendant qu'ils emportent mes pétales flétris, je vois tomber auprès de moi mes enfants, mes sœurs, tous ceux que j'aime. Bientôt je resterai seule dans ce champ désert et dépouillé : ...

—Puisque vous êtes sûre qu'on ne vous cueillera pas, interrompit le petit bouton, laissez-moi me cacher sous vos grandes feuilles. Je suis petit ! je n'ai pas encore eu le temps de faire ma prière.

Et souple, courbant sa tête déliée, le petit bouton disparut sous le feuillage de la rose triste.

—Viens, ma sœur, me cria-t-il de son abri. Viens vite, voilà les méchants qui nous cherchent, dépêche-toi...

—Mais je ne veux pas encore être cueillie, dis-je avec un peu de colère, j'ai quelque chose à faire en ce monde assurément. Je dois accomplir mon heureuse destinée toute entière.

—Apprends de moi, repartit la rose triste, que pour toute créature ici-bas la vie est courte, remplie d'embûches, de souffrances, et qu'incessamment elle nous mène à la mort.

—Est-ce donc pour cela seulement que nous sommes créés ? répondis-je. Souffrir et mourir ! ce n'est guère la peine de naître. Mais non : vous êtes vieille et triste, vous voyez mal les choses. L'existence me semble si belle ! le jour est si vaillant ! la nature a tant de sourires ! Je veux ma part de toutes ces joies. J'ai bien le droit d'être heureuse peut-être.

—Es-tu donc aussi comme ces roses à tête folle dont tu viens d'entendre les souhaits d'avenir ? Crois-moi, de tristes illusions les charment, et le bonheur n'est point où elles le cherchent.

—Où donc est-il alors ?

Je n'entendis pas la réponse. Un bruit s'éleva près de moi, c'était le murmure des roses qui se disaient adieu.

Au même instant, deux doigts robustes me saisirent ; je sentis une vive douleur, et je tombai au milieu de mes sœurs éplorées et gémissantes.

CLÉMENT D'ELBRE.

(A continuer.)

Il faut rendre à chacun, Riche ou Pauvre, la Justice qui lui est due.

Un des membres de la société de Saint Vincent de Paul rencontra un jour, dans une de ses visites consacrées aux pauvres, un artiste distingué, un contre-maître habile, que son intelligence et son industrie plaçaient à la tête des ouvriers de Paris. Emporté par le mouvement révolutionnaire du 24 février 1848, il avait quitté Pusiné pour le club, le travail pour la politique, s'était nourri de tous les systèmes socialistes, de toutes les théories humanitaires, et, pour les faire triompher, avait pris les armes aux journées de Juin. Depuis la défaite, il vivait dans une mansarde, avec sa femme malade et ses enfants affamés, sans appeler un médecin, sans parler à personne, sans rien faire pour combattre la maladie et la misère. Le visiteur eut grand-peine que la porte lui fût ouverte. L'ouvrier, l'œil hagard, la barbe longue, les vêtements et les cheveux en désordre, ne le reçut qu'en murmurant, ne l'introduisit qu'avec répugnance. Ses questions furent d'abord repoussées comme indiscrettes, ses offres de secours purées de humiliations. Quand, avec le tact que donne la charité chrétienne, il fut parvenu à détendre cette humeur altière et qu'un peu de confiance fit déborder l'amertume accumulée au fond de ce cœur, le contre-maître étala les griefs qu'il nourrissait contre la société ; il reprocha à son organisation actuelle tous les malheurs, tous

les désordres qui troublent le monde, et la rendit responsable du sang versé pour la détruire; puis, entraînant son interlocuteur dans un cabinet obscur où gémissaient sur la paille sa femme malade et ses enfants criant la faim: "Voyez, lui dit-il, ce que la société a fait de ma famille. Comment voulez-vous que je ne la poursuive pas de ma haine, que je ne mette pas tous mes efforts à la renverser?"

Le jeune homme ne s'indigna pas de ces exclamations, ne se heurta point contre cette colère, mais il adressa quelques bonnes paroles à la femme, s'enquit de ses souffrances, fit taire, en les caressant, les plaintes des enfants; puis, faisant tomber doucement la conversation sur l'histoire de la jeunesse, du mariage, des anciens travaux de l'ouvrier, il l'amena, sans qu'il s'en aperçut, à convenir qu'à cette époque de rudes labeurs, de journées bien employées, la vie était plus douce et l'avenir plus riant qu'aujourd'hui; qu'il était plus heureux avant de songer à changer le monde, et d'apprendre dans les livres, dans les discours, ce qui manquait à son bonheur.

Ce retour aux souvenirs des premiers succès, des premières joies, fit trêve un instant aux irritations du présent. Lorsque son visiteur le quitta, après un long entretien, l'ouvrier avait consenti à recevoir comme un prêt qu'il rendrait sur son premier salaire, l'argent destiné à payer le médecin et le pain; et en reconduisant celui qu'il avait d'abord si mal reçu, il le salua avec une politesse dont la réserve au peu affectée déguisait mal un commencement de reconnaissance.

Le bon jeune homme ainsi congédié, ayant fait auprès de ses amis une collecte assez abondante en faveur de son protégé, revint frapper à la porte de ce dernier quelques heures après sa première entrevue; celui-ci le reçut plus gracieusement que le matin, mais non sans témoigner quelque étonnement de son prompt retour. Le jeune homme expliqua tout d'un mot. "Cette société dont vous me disiez tant de mal, lui dit-il en souriant, n'est pas aussi mauvaise que vous le pensiez; elle a encore de bonnes gens qui ne sont pas insensibles aux maux de leurs frères. Je leur ai raconté que l'un d'eux était momentanément dans la gêne, qu'il avait besoin d'une petite avance pour reprendre son travail; ils se sont empressés de mettre cette avance à ma disposition, et j'ai voulu me donner dès ce soir le plaisir de vous la porter moi-même."

Ces paroles firent tomber toute la réserve de l'ouvrier; il saisit la main de son jeune visiteur, la lui serra affectueusement, et, les larmes aux yeux, la voix profondément émue: "Oh! monsieur, lui dit-il, je suis sûr que vous n'êtes pas riche; si vous l'étiez, vous n'auriez pas fait ce que vous venez de faire."

Il y a dans cette exclamation une révélation douloureuse, car elle exprime la pensée d'un grand nombre. Aux yeux d'une partie du peuple, aveuglé par une injuste prévention, le riche est incapable de générosité et de grandeur d'âme, et la vertu incompatible avec la fortune; mais, il faut le reconnaître, cette injustice, cette animosité contre la richesse fait un triste contrepois à une autre injustice, à une autre animosité. Au milieu de la nation, il s'est formé deux peuples et comme deux familles qui se croient et se disent ennemies, on ne voit que les torts et les vices de leurs adversaires; ils semblent mettre leur joie à découvrir des motifs de les condamner, de les haïr, et comme l'humanité, à tous les degrés, n'est exempte jamais ni de faiblesses, ni de crimes, il est facile de trouver des prétextes à la haine et de justi-

fier les préventions. Il y aura toujours des avares insensibles aux maux de leurs frères, des superbes qui insulteront à leur misère, des ambitieux qui s'en feront un marchepied; toujours aussi des envieux avides de renversement au profit de leur débauche et de leur paresse, seront prêts à s'élever, non par leur travail, mais sur les ruines des autres, et chercheront une facile fortune dans les désordres et les révolutions.

A côté de ces griefs, de ces abus de la richesse et de la pauvreté, les uns oublient combien, au milieu de ce monde que l'on croit enivré de luxe et prêt à tout sacrifier à ses plaisirs, il se fait de bonnes œuvres, il se fonde d'institutions charitables; combien, parmi les heureux du siècle, se dévouent prêtres et religieuses, à l'instruction de toutes les ignorances, au soulagement de toutes les misères; combien se plaisent, hommes et femmes du monde, à s'occuper des faibles, à secourir les malades, à faire dans leurs plaisirs et leur bien-être la part de celui qui souffre. Les autres méconnaissent trop souvent les bonnes qualités de ce peuple qu'ils accusent et dont ils ont peur; on ne voit que son ingratitude envers des bienfaits souvent mal donnés; on ne tient pas compte de sa reconnaissance pour les dons qui viennent du cœur; on dénonce les colères et les révoltes de quelques mauvaises journées, mais on se fait sur le courage, la résignation de tous les jours, et l'on ne regarde pas ce que le peuple fait à chaque heure pour racheter les maux qu'ont causés ses passions, son impatience de la discipline et de l'ordre; des enfants sont adoptés par de pauvres gens qui peuvent à peine élever leur famille; le repos de la nuit, si nécessaire après de rudes travaux, est sacrifié auprès d'un pauvre malade; enfin des millions d'infortunés sont sauvés quotidiennement par la charité populaire.

Il faut donc combattre ces mutuelles préventions qui portent en germe une guerre sociale; il faut faire revenir les riches et les pauvres de la rigueur et de l'injustice de leurs jugements; il faut les rapprocher, les mêler ensemble dans la pratique des bonnes œuvres, et ne perdre aucune occasion de faire rendre à tous la justice qui leur est due: c'est le devoir le plus difficile, mais le plus doux et le plus impérieux de la charité véritable.

Vicomte DE MELUN.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en-dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.